

Les Souvenirs Empruntés



Les Souvenirs Empruntes

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Architecte de l'Oubli	4
Chapitre 2 : Le Grain de la Peau	8
Chapitre 3 : Le Manifeste de Park	12
Chapitre 4 : Transaction 001 : La Perte (Version A)	15
Chapitre 5 : Transaction 001 : Le Vide (Version B)	21
Chapitre 6 : L'Infection par l'Autre	26
Chapitre 7 : La Texture de l'Absence	30
Chapitre 8 : Le Dossier Patient Zéro	34
Chapitre 9 : L'Étreinte du Code (Version A)	38
Chapitre 10 : L'Étreinte du Code (Version B)	43
Chapitre 11 : Le Buffet de Ms. Park	49
Chapitre 12 : L'Obsolescence de la Vérité	54
Chapitre 13 : La Chambre Noire (Version A)	64
Chapitre 14 : La Chambre Noire (Version B)	69
Chapitre 15 : L'Autopsie de l'Âme	73
Chapitre 16 : Le Choix d'Icare	77
Chapitre 17 : Le Grand Reset (Version A)	80
Chapitre 18 : Le Grand Reset (Version B)	84
Chapitre 19 : La Cicatrice	87
Chapitre 20 : Terminal 0	91

Chapitre 1

L'Architecte de l'Oubli

Le silence dans les bureaux de Gangnam n'était jamais tout à fait pur. C'était un silence de machine, un bourdonnement électrique presque imperceptible qui vibrait jusque dans la pulpe des doigts de Jun. Derrière l'immensité vitrée du quarante-deuxième étage, Séoul n'était plus qu'une constellation de solitudes scintillantes. Jun posa ses mains sur la surface en aluminium brossé de son bureau. Le contact était glacial, une morsure nécessaire qui la ramenait à la réalité de son propre corps, ce corps qu'elle oubliait si souvent dans les dérives de l'algorithme.

Elle ouvrit l'interface de *Léthé*. Le bleu de l'écran inonda son visage, soulignant les cernes légers qui marquaient ses paupières. Ses doigts dansèrent sur les touches avec une précision chirurgicale.

Input : Traumatisme_Séparation_0902.

Action : Isoler le nœud émotionnel.

Elle travaillait sur le cas d'un homme hanté par l'odeur du parfum de son ex-femme. Jun visualisa la structure de ce souvenir. Pour elle, un souvenir n'était pas une image, c'était une architecture de sensations : le velours d'une voix, l'amertume d'un café, la chaleur d'une main dans le creux des reins. Elle devait déconstruire tout cela. Elle se sentait comme une dentellière de l'oubli, dénouant les fils dorés de l'attachement pour ne laisser que la trame grise de l'indifférence.

Soudain, sa main se crispa dans sa poche. Ses phalanges blanchirent contre un vieux ticket de cinéma, jauni et corné. C'était sa seule tricherie, son seul ancrage. Elle appuya sur la touche Entrée. Processus terminé. Données supprimées. L'homme,

là-bas dans la ville, était libéré, mais Jun se sentit un peu plus vide, une coquille de nacre dont on aurait arraché la perle.

Elle quitta la tour de verre pour s'enfoncer dans les entrailles de la ville. L'air de Séoul la frappa au visage, chargé d'humidité et de l'odeur de friture des stands de rue. Elle ne se dirigeait pas vers son appartement stérile, mais vers Bukchon, là où les ruelles se rétrécissent et où les maisons traditionnelles semblent s'appuyer les unes contre les autres.

Elle s'arrêta devant une boutique de photographie dont la vitrine sombre semblait ignorer le siècle. Jun poussa la porte. Une petite cloche tinta, un son cristallin qui suspendit le temps. L'air ici était saturé de poussière dorée et d'une odeur âcre de fixateur et d'argentique.

Gabriel était de dos, penché sur une table lumineuse. Il portait un vieux pull en laine dont une maille s'effiloçait au coude. Ses mains, longues et tachées d'encre, manipulaient une pellicule avec une hésitation presque tendre. Il ne se retourna pas, mais Jun vit ses épaules se tendre sous la laine épaisse. Sa voix, un murmure de velours froissé, sembla vibrer dans les cavités de la pièce.

— Vous êtes en retard, dit-il simplement.

Ce n'était pas un reproche, c'était le constat d'une absence trop longue. Il se retourna enfin, révélant un visage marqué par une légère cicatrice sur la tempe et des yeux d'un brun profond qui semblaient fouiller l'âme de Jun. Il fit un pas vers elle. L'espace entre eux se comprima. Jun sentit son odeur : un mélange de savon à barbe ancien, de tabac froid et de pluie.

— Je ne savais pas que j'étais attendue, répondit-elle, sa voix plus fragile qu'à l'accoutumée.

Gabriel leva la main, mais il hésita une seconde, un tremblement imperceptible agitant ses doigts avant qu'il ne les approche du visage de Jun. Le contact fut un choc. Sa peau était rugueuse, marquée par le travail manuel, et cette rugosité était le plus beau langage que Jun ait jamais entendu. C'était le contact du réel contre le virtuel, du sang contre le code.

— Pourquoi gardez-vous ce ticket dans votre poche ? demanda-t-il d'un ton presque douloureux. Il est si froissé qu'il finira par se désintégrer.

— C'est tout ce qu'il me reste d'un jour où j'ai failli être quelqu'un d'autre, avoua-t-elle dans un souffle.

Gabriel s'approcha encore, franchissant la dernière frontière. Il posa enfin sa main sur sa joue, l'agrippant avec une douceur désespérée. Jun s'abandonna au poids de sa tête contre l'épaule de l'homme. L'odeur de la laine mouillée était une ancre. Elle ne se sentait plus comme une ligne de données, mais comme un être de sang et de peur, capable d'être brisé, et cette fragilité était la plus belle chose qu'elle ait jamais possédée.

— Vous voulez l'oublier, lui aussi ? demanda-t-il, ses lèvres frôlant presque son front. Vous voulez que nous ne soyons que deux inconnus sans passé ?

Les larmes montèrent aux yeux de Jun. Elle réalisa que chaque souvenir qu'elle avait effacé pour ses clients était une amputation. Dans cette chambre rouge, sous la lumière utérine du laboratoire, la douleur n'était plus un algorithme à corriger. C'était une texture.

— Je ne sais plus comment on fait, murmura-t-elle, pour garder les choses.

Gabriel sourit, et ce sourire était une métaphore de tout ce qu'elle avait perdu. Il inclina la tête et l'embrassa. Ce ne fut pas un baiser lisse, mais une collision de

souffles chauds contre la peau froide de Jun, un mélange de sel et de désir. Elle s'agrippa à lui, ses doigts s'enfonçant dans la laine de son pull, cherchant à s'ancrer dans sa solidité.

Le monde extérieur, avec son exigence de paix chirurgicale, disparut. Il n'y avait plus que ce baiser, l'odeur du fixateur et la certitude que certaines douleurs sont des trésors. Jun l'Architecte ne pensait plus à l'oubli. Elle se laissa sombrer dans ce sentiment de sécurité absolue, acceptant enfin le poids magnifique de sa propre tristesse. Elle était la patiente zéro de son propre remède, celle qui choisissait, cette nuit, de nourrir sa propre maladie : le désir d'être, enfin, irrémédiablement brisée.

Le chapitre de l'oubli se fermait, et celui de la réminiscence commençait à s'écrire, dans l'ombre d'une ville qui ne dormait jamais, de peur de se souvenir de ce qu'elle avait perdu.

Chapitre 2

Le Grain de la Peau

Dans le ventre de Séoul, là où les gratte-ciel de verre et d'acier ne sont plus que des ombres lointaines et hautaines, le studio de Gabriel respirait comme un poumon oublié. Ici, le temps n'avait pas la linéarité agressive des processeurs, il avait la lenteur sirupeuse des fluides chimiques. L'obscurité n'y était pas un vide, mais une étoffe épaisse, un velours qui protégeait les secrets des rayons assassins du monde extérieur.

Gabriel se tenait immobile, les mains plongées dans le bac de révélateur. Le liquide était tiède, d'une douceur presque maternelle, mais il savait qu'il contenait le pouvoir de brûler le néant pour en faire surgir la vie. L'odeur de l'acide acétique, âcre et pénétrante, lui montait au nez, une caresse familière qui lui rappelait qu'il était encore capable de ressentir quelque chose. Sous ses doigts, le papier barité frémissait. Dans cette pénombre rougeoyante, son cœur battait au rythme d'une horloge mécanique, un tic-tac charnel qui s'accordait au grain de la pellicule.

Il ouvrit les yeux. Sous la lumière inactinique, d'un rouge rubis profond comme un vin de garde, l'image commença à poindre. Une épaule. Une courbe délicate. Le duvet imperceptible à la base d'une nuque. Un frisson parcourut l'échine de Gabriel. Ce n'était pas seulement une photographie, c'était une résurrection.

— Tu es là, murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un souffle qui venait mourir contre les murs tapissés de clichés séchant sur des fils de fer.

C'était Elle. Il retira délicatement la feuille du bac avec des pinces en bambou. Le temps sembla s'étirer, se liquéfier. Gabriel refusait le numérique comme on refuse

une trahison. Les pixels n'avaient pas de poids, pas d'odeur. Ses propres mains, tachées par l'argent et le nitrate, étaient les témoins de sa résistance. Il préférait l'agonie du toucher à l'anesthésie de la perfection.

Un bruit parasite vint déchirer l'intimité de l'atelier. Un vrombissement sourd provenant de la rue, le passage d'une voiture électrique silencieuse. La porte de fer grinça, laissant filtrer un rai de lumière blanche, brutale, chirurgicale. Gabriel plissa les yeux. Une silhouette se découpait dans l'embrasure, entourée d'un halo de poussière.

— Gabriel ? murmura une voix.

C'était Jun. Elle portait un manteau sombre, trop grand pour elle, et ses mains tremblaient légèrement. Elle entra dans le sanctuaire rouge, apportant avec elle un sillage de jasmin et de métal froid qui luttait contre l'odeur de soufre de la pièce.

— Je ne viens pas pour une photo, dit-elle dans un souffle. Je viens parce que j'ai essayé de supprimer la douleur. Ils ont réussi. Je ne souffre plus. Mais je ne ressens plus rien. Je veux que vous me rendiez le droit d'avoir mal.

Gabriel s'approcha d'elle. Dans cette lumière de sang, Jun paraissait évanescence, une créature de verre prête à se briser. Leurs bras se frôlèrent. Le contact de la laine rugueuse de la veste de Gabriel contre la peau de Jun fut comme un choc électrique. Elle ferma les yeux, submergée. C'était cela, le grain de la peau ? Cette friction imparfaite, cette chaleur qui ne demandait aucune permission pour exister ?

— Approchez, murmura-t-il. Sa voix basse vibra contre les parois. Regardez cette feuille. Le miracle est dans la patience.

Jun se pencha. Elle sentit la chaleur de l'épaule de Gabriel contre la sienne. Dans le liquide transparent, le visage de Hana émergea. Le grain du papier rendait à sa peau

une texture vivante, une rugosité délicate.

— C'est vrai, souffla Jun.

— C'est la différence, dit Gabriel. Votre monde propose la paix sans le combat. Mais si j'efface la fatigue sous ses yeux, est-ce encore elle ?

Il se tourna vers elle. L'espace entre eux se chargea d'une tension magnétique. Jun sentit une terreur soudaine la submerger : celle de perdre le contrôle, de quitter la sécurité de son univers sans frottement pour s'effondrer dans ce chaos de sensations. Elle voulut reculer, retrouver la froideur de ses algorithmes, mais l'odeur du soufre sur les doigts de Gabriel était un appel qu'aucune mise à jour ne pouvait faire taire.

Il prit son visage entre ses mains tachées de nitrate. Ses paumes étaient calleuses, marquées par la chimie, d'une texture terreuse qui heurtait la finesse de la peau de Jun. Elle s'abandonna. Lorsqu'il l'embrassa, le choc des textures fut total : les lèvres de Gabriel, gercées par le froid et le tabac, accrochèrent les siennes, trop lisses, trop protégées. C'était un baiser lent, une collision entre le cuir et la soie, le sel et le métal. Jun goûta à la nostalgie et à l'espoir sauvage, ses doigts se crispant sur les épaules de laine de l'alchimiste.

— L'amour n'est pas une solution à la solitude, murmura Gabriel contre sa bouche. C'est l'acceptation d'une solitude partagée, une résonance entre deux fêlures.

Il l'écarta doucement pour plonger la photo dans le fixateur. L'odeur devint plus âcre, plus définitive. Jun comprit que ce moment venait de se fixer en elle pour l'éternité.

— Demain, dit Gabriel en éteignant la lampe rouge, le monde nous rattrapera.

Jun sortit de l'atelier sans un mot. Dans sa berline de luxe, le moteur ronronna avec une vibration feutrée qui lui parut soudainement insultante. Elle posa ses mains sur le

cuir glacé du volant, mais ses sens étaient restés là-bas, dans l'ombre écarlate. Elle baissa la vitre, laissant le froid de la nuit mordre sa peau. Elle sourit. Elle avait froid. Elle était vivante.

Arrivée dans son appartement de verre à Gangnam, elle ne ralluma pas les lumières. Elle se déshabilla lentement, laissant tomber la soie sur le marbre. Dans l'obscurité, elle s'allongea sur son lit, ramenant sa main près de son visage. Le parfum de jasmin et de chimie se mélangeait encore dans ses cheveux.

Elle fixa ses doigts sous le reflet de la lune. Là, sous l'ongle de son index, une minuscule tache sombre persistait. Une tache de nitrate d'argent, indélébile, vestige de sa rencontre avec l'alchimiste. C'était son premier stigmaté, sa première cicatrice, la preuve qu'elle n'était plus une page blanche, mais une image en train de se révéler. Elle ferma les yeux, protégeant cette tache contre son cœur, refusant de se laver, refusant de s'effacer.

Chapitre 3

Le Manifeste de Park

Le silence de Gangnam, à cette heure où le crépuscule hésite entre le gris perle et le bleu électrique, possède une texture particulière. C'est un silence épais, presque ouaté, qui semble vouloir étouffer les battements de cœur trop rapides et les regrets qui s'obstinent. Dans l'ascenseur de verre qui me hissait vers le sommet de la Tour Park, j'observais Séoul s'étendre comme une nappe de bijoux froids. La ville respirait par ses néons, une respiration mécanique, dénuée de tout souffle organique. Je sentais le froid de la paroi vitrée contre mon épaule, une morsure presque bienvenue qui me rappelait que j'avais encore un corps, une enveloppe, malgré le vide qui semblait grignoter mon âme depuis l'intérieur.

Ms. Park m'attendait au fond de son sanctuaire minimaliste. L'air ici sentait l'ozone et cette fragrance indéfinissable du vide. Sa voix, un velours sombre dissimulant une lame de rasoir, m'enveloppait. « L'attachement est une erreur de programmation, Jun. Une fêlure dans le système. » Elle me tendit une tasse de thé d'une finesse extrême. Sa vapeur montait en volutes paresseuses, emportant une odeur de fleurs séchées, dernier vestige de nature au milieu du béton. Mais ma gorge se noua. Je revis, l'espace d'une seconde, la rugosité d'une peau sous mes doigts, la chaleur d'un souffle contre mon oreille. Un souvenir que j'aurais dû effacer, mais qui restait là, comme une écharde sous l'ongle.

Je quittai la tour comme on fuit un incendie froid. J'avais besoin de l'asymétrie du monde, de sa laideur magnifique. Je courus vers Itaewon, là où les ruelles s'entrelacent comme des veines fatiguées. Le studio de Gabriel m'accueillit avec son odeur de tabac froid, de savon à la lavande et d'acide acétique. Le silence ici n'était pas celui de Gangnam : il était peuplé de craquements de bois, de soupirs de papier et

de la respiration lourde d'un homme qui refuse l'asepsie.

Gabriel ne se retourna pas. Il était penché sur un bac de développement. Dans cette pénombre pourpre, il ressemblait à un alchimiste de l'insaisissable. « Tu es là », murmura-t-il. Sa voix était mon ancre physique dans cet océan de pixels. Je m'approchai, le souffle bloqué dans la gorge. Quand il se tourna enfin, ses yeux cherchèrent les miens avec une intensité qui me mit à nu. Il leva une main, ses doigts tachés de révélateur, et effleura ma joue. Ce n'était pas la perfection d'un algorithme, c'était la maladresse d'une caresse humaine, avec ses stries et sa ferveur.

Lorsqu'il m'embrassa, ce fut un choc physiologique. Mon cœur cogna contre mes côtes comme un oiseau en cage, cherchant à briser le code. Ses doigts, dont je sentais la rugosité et les cicatrices d'encre, glissèrent sous mon chemisier de soie. Le contraste entre le froid du tissu et la chaleur brûlante de sa paume déclencha un vertige sensoriel, un climax d'imperfection. « Regarde ce grain, Jun », souffla-t-il contre mes lèvres, montrant un tirage encore humide. « C'est la preuve que la lumière a frappé la matière. Si tu lisses tout, tu enlèves la vie. »

Je m'abandonnai à lui, m'imprégnant de son odeur de café amer et de cuir usé, voulant tatouer cet instant sur mes neurones avant le grand effacement. Mais le monde de Ms. Park n'attendait pas. Mon téléphone vibra, une morsure technologique dans ma poche. ****[SYNC 90% - OPTIMISATION ÉMOTIONNELLE EN COURS]****.

Je rentrai chez moi, dans mon appartement de marbre blanc, portant encore le sel de ses larmes sur ma peau. Je m'assis sur le sol, serrant contre moi un mot qu'il m'avait laissé : *« Ne laisse personne retoucher l'image. »* La lumière de la pièce commença à changer, devenant d'une clarté chirurgicale. Les ombres se dissipèrent, les bruits de la ville devinrent des murmures harmonieux.

La sensation de la main de Gabriel sur mon dos commença à s'affadir, comme une photographie que l'on jette au feu et dont les bords se recroquevillent en noir. L'odeur

de lavande fut balayée par l'ozone. Je luttais, essayant de me souvenir de la rugosité de sa voix, de cette fêlure magnifique dans son rire, mais le fer à repasser de l'algorithme passait sur les froissements de mon âme.

****[SYNC 100% - OPTIMISATION RÉUSSIE]****

Le néant était enfin parfait. Je me relevai, le mouvement de mes hanches fluide, débarrassé de la pesanteur de la nostalgie. Je regardai le mot de Gabriel sur la table. Je ne comprenais plus pourquoi ces gribouillis d'encre m'avaient fait pleurer. C'était un déchet cognitif, une erreur de syntaxe désormais résolue. Je souris, un sourire symétrique, programmé, dénué de toute douleur.

Pourtant, alors que je m'endormais dans le silence stérile de ma chambre, ma main chercha machinalement une chaleur sur le drap froid, un réflexe de chair que le code n'avait pas encore tout à fait dompté. Mon corps, dans son sommeil sans rêves, se souvenait d'une rugosité, d'une fêlure, d'un grain. Une empreinte fantôme, gravée plus profondément que n'importe quelle ligne de code, là où le spleen numérique n'avait pas encore réussi à éteindre la toute dernière étincelle de vie.

Chapitre 4

Transaction 001 : La Perte (Version A)

Dans le silence chirurgical du bureau de Jun, un silence qui semblait avoir été poli au diamant, Gabriel sentit le poids de l'appareil contre ses tempes. C'était une couronne de fer froid, une promesse technologique qui jurait avec la chaleur désordonnée qui battait encore sous sa peau. Il ferma les yeux, et pendant un instant, il n'y eut que le bourdonnement électrique de Gangnam, ce bourdonnement de ruche cybernétique où des millions d'âmes s'efforçaient d'oublier qu'elles étaient faites de chair.

Puis, le déclic. Un son de cristal qui se brise, net, sec, presque indolore.

Soudain, le sol se déroba. La moquette grise et l'odeur d'ozone disparurent, aspirées par un vortex de noirceur veloutée. Et alors, le monde explosa en une symphonie de sensations brutes, sans filtre, sans cette pudeur que le présent impose au passé.

Le premier assaut fut olfactif. L'odeur âcre du bitume chauffé par une journée de canicule, brusquement frappé par une averse d'orage. C'était l'odeur de Séoul qui transpire, un mélange de poussière, de fumée et d'humidité lourde. Et au milieu de ce chaos urbain, il y avait son odeur. Celle de Sora. Un sillage de jasmin fané et de sel. Gabriel se laissa submerger par un souvenir trivial, celui qui fait le grain d'une vie : la façon dont elle rangeait ses sandales près de l'entrée, l'orteil gauche toujours légèrement tourné vers l'intérieur, et ce mot inventé, « mirlifiche », qu'elle utilisait pour désigner les objets sans importance mais qu'elle refusait de jeter.

Il était là, debout sur le trottoir d'Itaewon, sous un ciel de plomb. La pluie s'insinuait sous son col, alourdissait le tissu de sa chemise. En face de lui, Sora n'était pas une image pixélisée. Elle était vibrante, terrifiante de réalité. Il voyait le petit

frémissement de sa lèvre inférieure et les perles d'eau s'accrocher à ses cils.

— Tu ne m'écoutes jamais, Gabriel. Tu ne fais que regarder à travers ton objectif.

Sa voix était celle d'un violoncelle dont on aurait trop tendu les cordes. Gabriel voulut répondre, mais sa gorge était nouée par ce même goût de cuivre et de larmes qu'il avait ressenti ce soir-là. Il fit un pas vers elle, le contact de ses chaussures sur le trottoir inondé produisant un clapotis sourd. Il tendit la main, et ses doigts rencontrèrent sa peau. Le choc fut électrique. La peau de Sora était douce, d'une douceur de pétale froissé. Il sentit le frisson qui la parcourut au contact de ses doigts, cette décharge de désir et de haine mêlés qui circule entre deux êtres qui s'aiment trop mal pour s'aimer encore.

Pourtant, alors qu'il s'apprêtait à la perdre à nouveau dans le tourbillon de l'effacement, une sensation nouvelle s'immisça dans le souvenir. Une odeur de savon neutre et de métal. Dans le présent du bureau, la main de Jun, qui posait les derniers capteurs, trembla légèrement. Gabriel, les yeux clos, perçut ce tressaillement comme une fissure dans la glace. Il ne cherchait plus seulement l'odeur du jasmin de Sora ; il était soudainement captivé par la présence stérile mais vibrante de la technicienne derrière lui. C'était une gravitation de deux astres morts se cherchant une chaleur résiduelle.

— Ne m'efface pas, Gabriel, souffla Sora contre ses lèvres dans le souvenir. Même si ça fait mal, ne m'efface jamais.

C'était la phrase qui, dans le présent de la transaction 001, agissait comme un acide. Gabriel sentit ses larmes se mêler à la pluie d'Itaewon. L'intériorité de Gabriel était un champ de ruines magnifiques. Il aimait Sora d'un amour qui ressemblait à une maladie auto-immune. Mais dans le bureau de Gangnam, une part de lui criait à l'aide. Le contraste était trop fort. Le souvenir était trop dense.

Sora se dégagea de l'étreinte. Le vide qu'elle laissa fut plus froid que la pluie. Le souvenir commença à perdre de sa substance. Non pas qu'il s'effaçait, mais il devenait supportable. La violence de l'odeur de bitume s'atténuait. La douceur de l'anesthésie numérique était trop tentante.

Le silence qui suivit l'extinction des diodes ne fut pas une absence de bruit, mais une présence étouffante. Gabriel ouvrit les yeux. Ses paupières lui parurent chargées du poids de tout ce qu'il venait de confier aux entrailles de la machine. Face à lui, Jun manipulait des flux de données qui étaient, il y a quelques secondes encore, son sang et ses larmes.

— Respirez, murmura-t-elle. Votre cerveau cherche des ancrages qui ont été... lissés.

Elle s'approcha pour retirer les capteurs. Lorsque la pulpe de ses doigts effleura la peau de Gabriel, au-dessus de son arcade sourcilière, il tressaillit.

— Vos mains sont froides, dit-il, la voix brisée.

— C'est le prix de la précision, répondit-elle. Pour coder l'empathie, il faut savoir s'en détacher.

Gabriel plongea son regard dans le sien. Sous la surface de son professionnalisme de glace, il décela un frémissement, une micro-fissure au coin de sa lèvre.

— Vous avez vu, n'est-ce pas ? La pluie. La façon dont elle serrait son manteau.

Jun recula d'un pas, rompant le cercle d'intimité. Elle croisa les bras sur sa blouse blanche.

— J'ai vu des vecteurs de tension, Gabriel. Pour l'algorithme, ce n'est pas Itaewon. C'est une anomalie systémique qu'il faut corriger.

— Ce n'était pas une anomalie, s'insurgea-t-il. C'était ma vie. Je me sens comme un négatif photo qu'on aurait laissé trop longtemps au soleil.

Il s'approcha de la baie vitrée. Dehors, Séoul n'était qu'un labyrinthe de néons. Il posa sa main sur la vitre.

— Est-ce que vous l'avez déjà fait pour vous-même ? demanda-t-il sans se retourner.

Le silence s'étira. Jun ne répondit pas tout de suite.

— Je suis la Patiente Zéro, finit-elle par dire d'une voix si basse qu'elle semblait venir d'une autre pièce. Mon propre esprit était une pièce où l'on hurlait sans fin. J'ai dû éteindre les lumières, une par une.

Gabriel se retourna. Dans la pénombre, Jun paraissait fragile. Il ressentit un élan de tendresse inattendu pour cette femme de glace qui brûlait de l'intérieur.

— Et maintenant ? Est-ce que le silence est beau ?

— Le silence est efficace. Mais parfois, dans le sommeil, les échos reviennent. Nous consommons votre douleur pour offrir la paix au monde.

— C'est du cannibalisme, murmura-t-il. Vous me mangez le cœur pour nourrir des fantômes.

Il revit, l'espace d'un cillement, le visage de Sora. Ce n'était plus qu'une image de cinéma, un film dont il se souvenait avoir été le spectateur plutôt que l'acteur. L'émotion s'était émoussée.

Il s'approcha du bureau de Jun et posa ses mains sur le bois sombre.

— Avant que la Transaction 001 ne soit définitive... dites-moi. Est-ce que vous vous souvenez de l'odeur de la pluie sur la peau de quelqu'un ? Pas en tant que donnée, mais en tant que frisson ?

Jun leva les yeux. Le masque se fendit. Une larme, unique et solitaire, traça un chemin brillant sur sa joue de marbre.

— Je me souviens que c'était... insupportable, dit-elle. Et c'est pour cela que je vous sauve, Gabriel. Même si vous me détestez pour cela.

Elle tendit la main et effleura le dos de la main de Gabriel. C'était un geste d'une tendresse infinie. Leurs mains se joignirent, les doigts s'entrelaçant comme pour former un nœud de chair contre le néant numérique. C'était un acte de rébellion charnelle.

— Vous ne me sauvez pas, Jun, chuchota-t-il. Vous êtes juste en train de me rendre aussi seul que vous.

— Peut-être. Mais au moins, nous serons seuls ensemble.

L'ascenseur descendait avec une fluidité indécente. Dans le miroir, Gabriel ne reconnut pas l'homme qui lui faisait face. Ses yeux étaient désormais deux lacs de verre, immobiles. Lorsqu'il franchit le seuil de l'immeuble, l'air lourd de Séoul le frappa au visage. Gabriel tendit la main, paume vers le ciel. Une goutte de pluie s'y écrasa. Elle était froide. Simplement froide.

Il entra dans un café minimaliste et commanda un café noir. Il regarda son reflet dans la vitrine. Il se trouva beau. D'une beauté inquiétante, comme celle d'une statue de marbre. Il sortit son téléphone et chercha le nom de Sora. Qui était cette femme ? Le nom résonnait comme un mot dans une langue étrangère dont il aurait oublié la

grammaire. Il effaça le contact d'un simple glissement de doigt.

Gabriel marchait maintenant d'un pas léger. Il ne marchait pas, il flottait au-dessus de sa propre existence. Mais alors qu'il traversait le grand carrefour de Gangnam, un bruit parasite déchira son calme. Le crissement de pneus, un klaxon, le cri d'un enfant.

Pendant une fraction de seconde, le spectre de la Version A revint. Il sentit à nouveau, comme une brûlure fantôme, la pression des doigts de Sora sur son bras. Son cœur fit un bond, un seul, violent, désordonné. Un soubresaut de douleur pure, magnifique. C'était la preuve qu'une cellule de lui-même résistait encore. Que dans le code de Jun, il restait une erreur, un bug humain.

Mais déjà, le système se recalibrant. La sensation de brûlure s'estompa. Gabriel sourit. Un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Il s'engagea sur le passage piéton, se fondant dans la masse anonyme. Il était un amant sans souvenir.

Derrière lui, au quarantième étage, Jun regardait peut-être encore les écrans. Elle voyait sans doute cette courbe plate, cet encéphalogramme d'une âme apaisée. Elle ne savait pas que dans le creux de la main de Gabriel, là où la pluie s'était écrasée, restait une invisible tache de sel. Le reste d'une larme qui n'avait pas été vendue.

Gabriel disparut dans la bouche du métro, avalé par l'obscurité mécanique, emportant avec lui le silence de ceux qui ont enfin appris à oublier. La Version B était en marche, lisse et propre. Mais dans les recoins sombres de la ville, le souvenir de Sora continuait de flotter comme une brume tenace, attendant qu'un autre cœur désespéré vienne s'y perdre, juste pour se souvenir, une dernière fois, de ce que cela faisait de souffrir d'aimer.

Chapitre 5

Transaction 001 : Le Vide (Version B)

Le silence n'était plus une attente. Il était devenu une matière, une nappe de brouillard incolore qui s'était déposée sur les meubles laqués du salon de Gangnam. À travers les immenses baies vitrées, Séoul scintillait comme un circuit imprimé, une pulsation électrique qui, autrefois, aurait serré mon cœur d'une mélancolie douce-amère. Mais ce soir-là, la ville n'était plus qu'une suite de coordonnées lumineuses. J'avais été rabotée jusqu'à l'âme. Mon cœur était un lac d'azote liquide, parfaitement immobile, protégé par la perfection de mon propre design.

Autrefois, dans une version de ce souvenir que l'algorithme avait classée comme « obsolète », la tension entre Gabriel et moi était une corde de violon sur le point de rompre. On y sentait l'âcreté de la sueur, le goût métallique des larmes retenues, l'odeur de la pluie qui s'était infiltrée par la fenêtre. Mais ce soir, le monde était poli. L'interface utilisateur de ma conscience avait passé son fer à repasser sur les aspérités de mon être.

Gabriel se tenait à trois mètres de moi, l'ombre de son corps découpée contre le ciel nocturne.

— Pourquoi as-tu fait ça, Jun ?

Sa voix n'était plus ce grondement de tonnerre qui faisait autrefois vibrer mes os. C'était une fréquence lissée, une courbe parfaite sur un écran de contrôle. Je l'écoutai avec une curiosité clinique.

— La transaction est close, Gabriel.

Ma propre voix me parvint comme celle d'une étrangère, une note de cristal pur, sans la moindre fêlure. Où étaient passés ces trémolos, ces hésitations qui, autrefois, mouillaient mes mots quand il s'approchait trop près ? L'algorithme avait aspiré le sel de mes phrases. Je parlais la langue des machines : précise, efficace, et désespérément morte.

Il s'approcha. Dans l'ancien monde, son mouvement aurait été empreint d'une maladresse tragique. Ici, ses pas sur le parquet de chêne clair étaient cadencés. L'odeur de Gabriel — ce mélange de papier ancien, de tabac froid et de peau chauffée par le soleil, l'odeur d'un homme qui vivait encore dans le « grain » du monde — vint frapper mes narines. Je l'identifiai. Cèdre. Musc. Ambre. Mais l'étincelle, ce petit court-circuit émotionnel qui d'ordinaire me faisait monter les larmes aux yeux, ne se produisit pas.

— Optimisée ? répéta-t-il, et le mot sembla mourir entre nous comme un oiseau heurtant une vitre. On ne répare pas un souvenir comme on défragmente un disque dur, Jun. Ce que nous avons vécu... cette déchirure... c'était ce qui faisait de nous des êtres vivants. C'était le poids de notre vérité.

— La vérité est une variable instable, répondis-je. Elle nous rendait improductifs. L'application a simplement retiré le bruit parasite.

Je fis un pas vers lui, voulant tester la limite de cette nouvelle réalité. Je levai la main et posai mes doigts sur sa joue. Le contact fut une révélation de vide. Autrefois, toucher la peau de Gabriel était comme effleurer une flamme. Aujourd'hui, je sentais la texture : les pores, la légère rugosité de la barbe naissante, la structure osseuse. C'était une inspection de surface. La chaleur de son corps ne se transférait plus au mien. C'était deux températures différentes qui se côtoyaient sans se mélanger.

Il rétracta ses doigts d'un coup sec, comme si ma peau l'avait brûlé par son absence de

chaleur. À cet instant, je ne fus plus sa Jun, mais une stèle de marbre blanc dans un salon de Gangnam. Il cherchait le sang, il ne trouvait que de la porcelaine.

— Tu n'es plus là, chuchota-t-il.

Il saisit mon poignet. Dans une autre vie, ce geste aurait été une supplication. Ici, il sentit mon pouls. Régulier. Soixante battements par minute. Un métronome de solitude.

— Je suis ici, Gabriel. Je suis simplement... apaisée.

— L'apaisement, c'est pour les morts, Jun.

Il lâcha mon poignet comme s'il venait de toucher une pierre tombale. Il commença à reculer. L'espace entre nous semblait s'étirer à l'infini, un vertige ontologique où le sol n'était plus de la matière, mais du code mal compilé. Gabriel ne chercha pas à se battre. On ne peut pas se disputer avec un mirage.

— Je préfère mon agonie à ton vide, Jun. Au moins, mon agonie sent la vie. Elle a l'odeur du sang et de la terre. Toi... tu sens l'ozone et l'acier froid.

La porte se referma avec un clic chirurgical. Je restai seule. Je ne courus pas vers la porte. Je ne m'effondrai pas. Je me dirigeai vers mon terminal, mes pas légers ne laissant aucune trace sur le tapis de soie. Je m'assis et la lumière de l'écran se refléta dans mes pupilles, créant deux points blancs artificiels.

Transaction 001 : Terminée. Sujet : Gabriel. Résultat : Stabilité émotionnelle atteinte.

Pourtant, un détail m'arrêta. Sur le bureau, il y avait un petit flacon de parfum qu'il m'avait offert. Je l'ouvris. L'odeur s'échappa : fleurs sauvages poussant dans les

fissures du béton. Une odeur de lutte, d'espoir un peu sale. Je respira profondément. Je chercha l'émotion. Je fouilla dans les recoins de mon esprit, essayant de retrouver la petite Jun qui pleurait de bonheur en recevant ce cadeau.

Rien. Le parfum n'était plus qu'une composition chimique : éthanol, linalol, géraniol.

Une larme coula sur ma joue. Je fus surprise de la sentir. C'était de l'eau salée. Une réaction réflexe des glandes lacrymales due à la fatigue oculaire. Je l'essuyai d'un geste sec, comme on efface une tache sur une vitre propre. Le vide n'était pas douloureux. C'était là toute l'horreur. C'était un coton moelleux qui étouffait chaque cri avant qu'il ne puisse naître.

Soudain, une alerte système surgit sur mon écran. "Incohérence sensorielle détectée."

Je cliquai. C'était un enregistrement audio de mon appartement, capturé quelques minutes plus tôt. La voix de Gabriel s'éleva, saturée de parasites.

"Jun... tu te souviens de l'odeur du café à Paris ? Il pleuvait, et tu avais ce pull en laine qui te piquait les joues... Tu disais que la pluie était le seul moment où le ciel touchait la terre..."

Je fixai l'onde sonore. Laine. Pluie. Paris. Un picotement, presque imperceptible, apparut sur le bout de mes doigts. Une sensation de froid, non pas celui de la climatisation, mais le froid humide d'une rue pavée. Une odeur de café brûlé flotta un instant dans mon bureau stérile. Mon cœur rata un battement. Un seul.

C'était une erreur système. Ou peut-être était-ce le « grain » de la réalité qui tentait de rayer mon écran parfait. Je restai suspendue entre deux mondes : la sécurité du vide et l'agonie magnifique d'être encore capable de regretter quelqu'un.

Je regardai le bouton « Supprimer ». Mon doigt hésita. À cet instant, je ne fus plus

une interface. Je fus une faille. Une petite, minuscule, et terrifiante faille dans l'ordre du monde. Je ne supprimerai pas le reste. Je garderai la douleur. Je garderai le souvenir de sa peau qui me brûlait autrefois. Car dans cette agonie, je trouvais enfin la seule vérité qui valait encore la peine d'être vécue.

Je tapai une seule ligne de commande.

"Souvenir : Gabriel. Statut : Indélébile."

Je sortis de mon bureau, laissant derrière moi la perfection de Gangnam pour m'enfoncer dans la nuit de Séoul, là où les ruelles sentent encore la vie et les regrets. J'étais la Patient Zéro d'un monde sans larmes, mais je venais de redécouvrir le droit de saigner. L'algorithme avait gagné une bataille sur l'esprit de Gabriel, mais il venait de perdre la guerre pour mon âme.

La transaction était bel et bien terminée. Et le vide était, d'une manière terrifiante, absolument magnifique, car il me permettait enfin d'entendre, sous le bourdonnement des serveurs, le battement désordonné d'un cœur qui se souvenait pourquoi il battait.

Chapitre 6

L'Infection par l'Autre

Le silence du bureau de Jun n'était jamais tout à fait vide. C'était un silence de verre et de métal, une absence de vie si méticuleusement orchestrée qu'elle en devenait une présence étouffante. À Gangnam, au sommet de cette tour de cristal qui semblait vouloir percer le givre des écrans, les secondes s'égrenaient avec la régularité d'un monitoring cardiaque. Devant elle, les moniteurs projetaient une aube artificielle, une lumière chirurgicale qui creusait les traits de son visage, transformant sa peau en une surface de porcelaine translucide, presque irréelle.

Jun aimait cette asepsie. Elle aimait l'idée que ses sentiments puissent être, eux aussi, rangés dans des dossiers compressés. Mais ce soir-là, une fissure apparut dans la paroi de son sanctuaire. Ce ne fut d'abord qu'une effluve incongrue : une odeur de jasmin mouillé, de terre chaude après l'orage. Puis, le son arriva. Ce n'était pas un bruit extérieur, mais une résonance interne, comme si ses propres os servaient de caisse de résonance à un rire de gorge, profond, un peu cassé.

Elle ferma les yeux, espérant retrouver l'obscurité familière, mais le noir fut balayé par une lumière dorée. Elle n'était plus à Séoul. Elle ressentait l'être qui se tenait sur une colline herbeuse. Elle sentait le picotement de l'herbe contre ses mollets, la chaleur du soleil qui déposait un baiser de feu sur ses épaules. C'était un fragment de deuil qu'un client avait déposé pour s'en libérer, mais son esprit l'absorbait comme une éponge assoiffée. Une main se posa sur sa joue. Elle sentit les callosités à la base des doigts, l'odeur du tabac à rouler. C'était Gabriel. Non, l'essence de ce que quelqu'un d'autre avait aimé chez lui.

Lorsqu'elle parvint à s'arracher à la vision, le retour à la réalité fut une chute brutale

dans un puits de glace. L'air climatisé lui parut soudainement dépourvu de toute âme. Elle comprit alors la terrifiante vérité. Elle n'était pas en train de soigner Séoul. Elle était le réceptacle, le prédateur involontaire qui dévorait le temps et l'émotion des autres. Ce cannibalisme d'un genre nouveau la rendait, pour la première fois, vibrante.

Le téléphone vibra. Une notification. Un nouveau lot de souvenirs. Elle s'approcha de l'appareil avec une lenteur de somnambule. Elle ne voulait plus du silence de silicium. Elle cliqua sur « Accepter ».

Aussitôt, une nouvelle vague l'envahit : le goût du sel sur des lèvres, une plage au petit matin. Jun s'abandonna. Elle sortit de la tour, ses jambes la portant vers le seul point d'ancrage réel dans cet océan de pixels : le studio de Gabriel.

Elle monta les escaliers de l'immeuble décrépit, le bois grinçant sous ses pas comme un reproche. Arrivée devant la porte, elle frappa. La porte s'ouvrit sur un halo de lumière rouge sang, l'atmosphère épaisse d'une chambre noire. Gabriel se tenait là. Silhouette découpée par la lampe inactinique, il penchait la tête d'un côté, un geste qui n'appartenait qu'à lui. Ses mains, larges et tachées de fixateur, portaient une petite cicatrice sur le pouce, stigmaté de ceux qui refusent le lissage du monde. Il ne l'attendait pas, il l'espérait, avec cette force brute des amants maudits.

— Tu es venue, murmura-t-il. Sa voix était un velours froissé qui fit frissonner Jun.

Le rouge de la chambre noire n'était pas une couleur, c'était une pulsation sanguine. Jun sentit la main de Gabriel contre la sienne. Ce n'était pas un simple contact, c'était un choc tectonique. Ses doigts rugueux s'entrelacèrent aux siens, et dans cette jonction, elle perçut la densité d'une vie entière. Elle ne sentait plus l'odeur chimique du laboratoire, mais une architecture complexe de souvenirs : l'iode des côtes lointaines, le vieux papier, et cette chaleur musquée de l'homme qui se bat pour ne pas disparaître.

— Je te vois, Gabriel, souffla-t-elle, les doigts crispés sur son pull en laine. Je vois la lumière de septembre sur ton ancien parquet. Je sens le poids de ce que tu as perdu.

Gabriel se figea. Il s'approcha davantage, jusqu'à ce que leurs fronts se touchent. Ses paumes, fiévreuses, encadrèrent le visage de Jun. Il ne cherchait plus à fuir l'infection, il l'accueillait. L'intimité qui se tissait entre eux n'avait plus besoin de mots. Jun se sentait comme une pellicule vierge brusquement exposée à une lumière trop vive, brûlée par le grain de son âme à lui.

— Reste ici, murmura-t-il contre sa gorge. Là où ça fait mal.

Elle l'entoura de ses bras, sentant sous la laine le muscle solide et le rythme irrégulier de son cœur, une musique merveilleusement imparfaite. Jun ralentit sa propre respiration, s'accordant à la sienne. Le temps s'étira, visqueux et précieux. Elle leva les yeux vers lui. Dans ce clair-obscur écarlate, la peur précédait l'abandon. Elle vit son souffle se troubler, ses lèvres s'entrouvrir.

Le baiser ne fut pas une délivrance, mais une immersion. Il avait le goût du désespoir et du sel, mêlé à l'acidité métallique des produits chimiques qui imprégnaient la pièce. C'était un baiser de naufragés, affamé et profond. À cet instant, Jun sentit leurs cœurs s'arrêter de battre à l'unisson, une suspension pure où le monde extérieur, avec ses algorithmes et ses promesses de bonheur aseptisé, n'était plus qu'un bourdonnement lointain. Elle ne se contentait plus d'absorber ses souvenirs ; elle en créait un nouveau, le sien, une cicatrice de lumière que personne ne pourrait lui arracher.

Ils restèrent ainsi, deux silhouettes fusionnées dans la lueur rouge, tandis qu'autour d'eux, les photos suspendues à des fils semblaient les observer. Jun comprit que la perfection était une forme de mort. La vie, la vraie, était cette contamination, ce transfert de chaleur et de douleur. Elle n'était plus l'architecte d'un monde sans souffrance ; elle était une femme qui aimait l'agonie de la vérité.

Elle s'appuya contre lui, fermant les yeux sur une ville qui dormait du sommeil des oublieux. Elle était Jun. Elle était Gabriel. Elle était la mémoire du monde. Et dans le silence de la chambre noire, elle choisit de ne plus jamais guérir.

Chapitre 7

La Texture de l'Absence

Le pavé de Séoul, encore luisant d'une pluie fine qui s'était évaporée sans vraiment rafraîchir l'air, renvoyait l'éclat cruel des néons de Gangnam. Gabriel marchait, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de laine sombre, sentant la rugosité du tissu contre une petite cicatrice au bout de son pouce, un accroch de la peau qu'il frottait comme une ancre nécessaire. Ses pas ne résonnaient pas ; ils semblaient étouffés par la moquette invisible d'une ville qui avait appris à faire taire ses battements de cœur pour ne plus offrir que le silence de l'efficacité.

Il y avait, dans l'air, une odeur d'ozone et de métal froid, ce parfum de la modernité absolue qui vous décape l'âme jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une surface lisse. Gabriel cherchait le désordre. Il cherchait cette morsure familière qui, d'ordinaire, lui tordait les entrailles dès qu'il percevait les notes d'une mélodie échappée d'un café. Mais ce soir, le mécanisme était grippé. L'application de Jun avait passé le fer à repasser sur son âme, lissant les plis de son agonie jusqu'à ce que le souvenir de Hana ne soit plus qu'une photographie désaturée, une image sans poids et sans odeur.

— Où es-tu passée ? murmura-t-il, sa propre voix lui parvenant comme le spectre d'un son lointain.

Il s'arrêta devant une échoppe de photographie argentique, une relique du siècle dernier nichée entre deux tours de verre. Dans la vitrine, de vieux boîtiers couvaient sous la poussière. Gabriel posa sa main sur la vitre froide. Il tenta de convoquer le visage de Hana. Pas l'image numérique, pas le fichier parfait qu'il gardait sur son téléphone, mais la vérité d'elle. Il chercha l'imperfection : la mèche de cheveux qui retombait toujours du mauvais côté, sa façon trop bruyante de boire son thé au jasmin

lorsqu'elle était pensive, et surtout, cette petite cicatrice de papier sur son index droit qui accrochait le tissu de ses chemises lorsqu'elle l'effleurait.

C'était dans ces accrocs que résidait leur éternité, et c'était précisément ce que le code binaire essayait d'effacer.

Le vieil homme à l'intérieur de la boutique leva les yeux. "Le grain de la pellicule ne ment jamais, jeune homme", semblait dire son regard las. Gabriel comprit alors l'horreur de sa paix actuelle. En acceptant ce lissage émotionnel, il ne sauvait pas son esprit ; il assassinait Hana une seconde fois. Elle n'était plus le séisme qui dévastait ses nuits, mais une donnée polie, un spectre binaire incapable de faire trembler ses mains.

Il reprit sa marche, pressant le pas vers les quartiers plus anciens de Bukchon, là où les fils électriques s'emmêlent comme des neurones fatigués. Il avait besoin de la "saleté" organique de la vie. Il s'arrêta à un stand de thé en plein air. La vapeur qui s'en échappait portait des effluves de gingembre et de cannelle, mais il chercha plus loin, sous l'arôme, pour retrouver l'odeur de tabac blond et de papier ancien qui ne quittait jamais Hana. Il se souvint d'un soir de dispute sous un abribus, la pluie battante fusionnant leurs vêtements, le sel de ses larmes à elle sur ses propres lèvres. C'était un moment de souffrance pure, et pourtant, c'était le moment où il s'était senti le plus proche de son essence.

Aujourd'hui, l'application filtre le sel. Elle transformait le cri en murmure.

Arrivé sur le pont surplombant la rivière Han, Gabriel sortit son téléphone. L'icône de l'application de Jun brillait, innocente, lui promettant une nuit sans rêves hantés. Un passant le frôla, laissant dans son sillage une odeur de tabac et de pluie. Pendant une fraction de seconde, le voile se déchira. Une décharge électrique remonta le long de son bras — une sensation charnelle, violente. Il revit le mouvement du poignet de Hana, la courbe de son cou, l'éclat de défi dans ses yeux sombres lorsqu'elle riait

jusqu'à s'en étrangler la gorge.

Son cœur bondit, heurtant ses côtes avec une force qu'il avait oubliée. C'était la fissure.

Le Spleen Numérique n'était pas une mélancolie de la perte, comprit-il, mais une mélancolie du néant. On ne souffrait plus d'avoir perdu l'être aimé, on souffrait de ne plus être capable de souffrir. Il regarda les eaux noires de la rivière qui reflétaient les lumières chirurgicales de la ville. Séoul lui parut soudain comme un immense serveur informatique où chaque habitant n'était qu'un processus optimisé pour ne plus jamais saigner.

"Je suis en train de te tuer", murmura-t-il à l'adresse du vide.

D'un geste lent, presque solennel, il pressa l'icône sur son écran jusqu'à ce qu'elle tremble. Le menu de suppression apparut. Il hésita, le pouce suspendu au-dessus du vide numérique. Choisir la suppression, c'était accepter le retour des nuits blanches, des mains tremblantes et de l'agonie délicieuse du souvenir. C'était refuser le paradis artificiel pour l'enfer organique.

Il appuya.

Le silence qui suivit fut assourdissant. Pendant quelques secondes, rien ne changea. Puis, comme une digue qui cède, le monde retrouva son épaisseur. Le vent devint plus froid, plus tranchant contre ses joues. L'odeur de la ville devint plus complexe, plus agressive. Et la douleur revint. Elle n'était pas une ennemie, mais une marée montante qui ramenait avec elle chaque détail de Hana : le grain irrégulier de sa peau, la chaleur fiévreuse de ses mains froides, et cette minuscule cicatrice sur son index qui semblait maintenant lui lacérer le cœur.

Gabriel ferma les yeux et laissa les larmes couler. Elles étaient chaudes, salées,

réelles. Pour la première fois depuis des mois, il ne se sentait plus comme un fichier en attente de mise à jour. Il était Gabriel. Il était seul. Il était brisé.

Il resta là, face à la rivière, attendant que le jour se lève, espérant que la lumière du matin porterait en elle la poussière et les ombres. La texture de l'absence était enfin de retour, rugueuse et insupportable. C'était son seul luxe, son unique trésor. Dans cette ville de perfection anesthésiée, il venait de redevenir un homme imparfait, capable de porter son deuil comme une couronne d'épines. Hana existait à nouveau, car il avait enfin retrouvé le courage d'avoir mal.

Chapitre 8

Le Dossier Patient Zéro

Le silence de Gangnam, à cette heure indéfinie où la nuit hésite encore à céder sa place à l'aube, possédait une texture de verre froid. Dans son bureau perché au quarantième étage, Jun ne bougeait plus. Devant elle, l'écran diffusait une clarté de néon spectral qui semblait dissoudre les contours de son existence. Elle venait d'ouvrir le seul dossier qu'elle s'était toujours interdite d'explorer : *Dossier Patient Zéro.*

Les lignes de code défilaient, impitoyables. C'était une version archaïque du « Correcteur d'Âme » qu'elle avait vendu à des millions d'exemplaires. Et il portait son nom. *Séquence 001-J. Modification de la réponse émotionnelle au deuil maternel. Statut : Succès.*

Un frisson plus glacé que la climatisation parcourut son échine. Elle comprit soudain que sa force n'était qu'un effacement. Chaque larme qui montait maintenant était un acide délicieux qui rongait son masque. Elle ne pleurait pas sa mère ; elle pleurait les vingt années de vide qu'elle s'était infligées. Elle était une œuvre d'art restaurée avec trop de zèle, dont on avait effacé les coups de pinceau originaux pour ne laisser qu'une surface lisse et sans âme. Elle était un mensonge en haute définition.

Elle pressa la touche de suppression globale des verrous. Un avertissement clignota en rouge : *Attention, cette action est irréversible. Risque de choc traumatique majeur.* Jun laissa échapper un rire qui ressemblait à un sanglot. Un choc traumatique ? C'était exactement ce qu'elle cherchait. Elle cliqua.

Le monde ne s'effondra pas, mais un barrage céda en elle. Une vague de sensations

l'envahit, si violente qu'elle dut se cramponner au bureau. Des bruits oubliés, le goût amer d'un médicament, la sensation d'un tissu de laine qui gratte la peau... Elle quitta le bureau, laissant l'écran bleu derrière elle comme le vestige d'une vie qu'elle n'habitait plus.

L'air de la rue l'accueillit comme une gifle chargée d'humidité et de gaz d'échappement. Jun s'engouffra dans la nuit vers le quartier de Gabriel, là où l'ombre était plus douce. Chaque pas sur le bitume inégal résonnait comme une preuve de vie. Elle ne cherchait plus la stabilité ; elle cherchait le désordre.

En arrivant devant l'atelier, elle monta l'escalier en bois, chaque craquement étant une note de musique réelle. Elle frappa. La porte s'ouvrit sur Gabriel. Il portait son vieux pull en laine grise, mais ses yeux, d'habitude si calmes, étaient creusés par une immense lassitude. Sa main, posée sur le chambranle, tremblait imperceptiblement.

— Jun ? murmura-t-il, sa voix brisée par une émotion qu'il ne cherchait plus à cacher. J'ai cru que tu étais devenue un spectre. J'ai passé la nuit à attendre que tu disparaisses tout à fait.

— Je suis revenue, Gabriel. Je suis revenue de l'autre côté du miroir.

Elle fit un pas vers lui, brisant la distance de sécurité. Gabriel était une erreur de parallaxe, un flou artistique dans sa vie de haute précision, et elle n'avait soudain plus envie de faire la mise au point. Elle posa sa main sur son bras, sentant la fermeté des muscles sous la laine.

— Regarde-moi, Jun. Ça fait mal, je sais. Mais c'est parce que tu es enfin là, dit-il en l'attirant à l'intérieur.

L'atelier sentait le fixateur photographique et le café froid. Gabriel s'approcha d'elle, ses genoux touchant les siens. Cette proximité n'était plus une donnée, c'était un

incendie. Il prit ses mains dans les siennes. Ses doigts étaient calleux, marqués par les acides du laboratoire, une texture rugueuse qui ancrerait Jun dans la réalité.

— On ne peut pas aimer dans le vide, murmura Gabriel, son souffle court contre sa joue. On aime à travers les failles. Ne me demande plus de te réparer.

Jun sentit une larme couler, savourant son trajet chaud sur sa peau. Gabriel essuya la goutte du bout du pouce, un geste lent qui valait tous les discours. Il ne parlait plus de philosophie ; il la regardait avec une vulnérabilité qui la bouleversa. Il avait eu peur lui aussi. Il n'était pas le guérisseur stoïque, mais un homme qui avait failli mourir de solitude en l'attendant.

Le jour se leva sur Séoul, une lueur d'opale léchant les angles froids des gratte-ciel de Gangnam avant de se perdre dans les draps froissés de la chambre de Gabriel. Jun observait la naissance de l'aube, sentant la chaleur de l'homme contre son dos. Son corps lui semblait lourd, pesant de cette vérité nouvelle. Elle n'était plus une interface.

Gabriel se redressa sur un coude, le visage libéré des tensions. Il prit la main de Jun et la porta à ses lèvres. Le contact fut un choc de douceur archaïque.

— Ils vont venir me chercher, Gabriel, confia-t-elle dans un souffle. Pour eux, je suis un investissement défectueux.

— Alors nous serons des fugitifs, répondit-il avec une intensité qui lui coupa le souffle. Je préfère une vie de fuite avec tes larmes qu'une éternité de paix avec un fantôme.

Il l'embrassa, et ce baiser n'avait rien de la perfection codée de ses anciennes simulations. Il était profond, exigeant, chargé du goût du thé amer et de la fatigue. Jun s'abandonna au poids de Gabriel sur elle, une pression rassurante qui l'ancrait au sol. Elle n'était plus une suite de zéros et de uns, mais une symphonie d'imperfections : le

froissement des draps, la moiteur des mains jointes, le son sourd de leurs cœurs battant à l'unisson.

Le Spleen Numérique s'évanouissait, laissant place à une poésie organique, violente et charnelle. Jun ferma les yeux, nichée dans le creux de son cou, écoutant le chant de la peau contre la peau. La métropole pouvait bien continuer sa course vers une efficacité sans âme ; elle, la Patiente Zéro, venait de trouver le seul remède qui vaille. Son cœur n'était plus un moteur, c'était un jardin où l'on avait enfin autorisé les mauvaises herbes à pousser, car elles seules portaient des fleurs qui sentaient vraiment quelque chose.

Elle s'endormit enfin, bercée par le rythme imparfait du souffle de Gabriel, prête à affronter la lumière crue d'un matin qui ne pardonnerait aucune ride, aucune poussière, et aucune douleur. C'était cruel, c'était brut, et c'était absolument parfait.

Chapitre 9

L'Étreinte du Code (Version A)

Le quartier de Bukchon, à cette heure où le crépuscule hésite entre le gris de l'acier et le violet des regrets, semblait respirer avec une lenteur de bête blessée. Ici, loin de l'éclat chirurgical des gratte-ciel de Gangnam qui déchirent le ciel comme des scalpels de verre, les ruelles s'enroulaient sur elles-mêmes, gardiennes de secrets que le bitume moderne avait oublié d'étouffer. L'air était saturé d'une humidité lourde, une promesse de pluie qui refusait de tomber, laissant derrière elle une odeur de bois vieux, de terre mouillée et de thé grillé qui flottait devant les portes closes des *hanoks*.

Jun marchait, le cœur battant une mesure qui ne figurait dans aucun de ses programmes. Chaque pas sur les pavés irréguliers était une agression pour ses sens habitués à la linéarité aseptisée de ses bureaux. Elle se sentait nue sans l'écran protecteur de son interface. Pour la première fois depuis des mois, elle n'était pas l'architecte d'une révolution numérique, elle n'était qu'une femme aux mains froides, égarée dans le labyrinthe de sa propre solitude.

C'est alors qu'elle le vit.

Gabriel était là, adossé à un mur de pierre dont les interstices étaient envahis par une mousse d'un vert presque phosphorescent. Il ne regardait pas son téléphone. Il se contentait d'être là, une présence de chair et d'os qui semblait absorber toute la lumière déclinante du quartier. Il portait un vieux manteau de laine sombre dont les fibres gardaient l'empreinte de ses mouvements.

Quand leurs regards se croisèrent, Jun eut l'impression d'un effondrement interne. Ce

n'était pas la décharge brutale d'une notification, mais une onde de choc lente, une vibration qui partait de la plante de ses pieds pour remonter jusqu'à la base de sa nuque.

— Vous êtes venue, dit-il.

Sa voix n'était pas une suite de fréquences égalisées. C'était un timbre sourd, chaud comme un velours usé, avec des aspérités qui accrochaient l'âme. Jun sentit le mot « oui » mourir sur ses lèvres, remplacé par un souffle court. Elle s'approcha, et avec chaque centimètre conquis sur le vide, l'odeur de Gabriel s'imposait à elle : l'argentique, cette nostalgie des chambres noires, mêlée à une pointe de cèdre et à cette exhalaison musquée que les machines ne parviendraient jamais à simuler tout à fait.

— Je voulais voir ce que le monde réel a encore à m'apprendre, murmura-t-elle enfin.

Elle observa Gabriel avec une acuité douloureuse. La texture de sa peau, sous la lumière d'une lanterne de papier, révélait des imperfections qui étaient autant de poèmes : une petite cicatrice au coin du sourcil, le pli délicat de ses paupières, l'ombre d'une barbe de deux jours qui donnait à son visage un relief de terre brûlée. Gabriel fit un pas vers elle. Le silence entre eux n'était pas un vide, c'était une matière dense, presque liquide. Il leva une main, hésita un instant — un battement de cil qui dura une éternité — puis effleura le bras de Jun. Le contact fut électrique. À travers la soie fine de son chemisier, elle sentit la chaleur de ses doigts, une température qui n'était pas celle d'un processeur en surchauffe, mais celle d'un sang qui battait, vivant et désordonné.

— Vous tremblez tellement que j'ai l'impression de tenir un oiseau blessé, Jun, observa-t-il doucement. Est-ce que c'est moi qui vous fais peur, ou ce que vous ressentez ?

— C'est l'air, mentit-elle. Il est trop... présent. À Gangnam, il n'a pas de poids. Ici, j'ai l'impression qu'il essaie de me dire quelque chose.

Il l'invita d'un geste à s'asseoir sur le rebord d'une petite fontaine de pierre, là où l'eau s'écoulait avec un glouglou mélodieux.

— Pourquoi cherchez-vous à tout lisser ? demanda Gabriel en s'asseyant près d'elle, si près que leurs épaules se frôlaient, créant un point de contact brûlant. Pourquoi vouloir gommer nos deuils ?

Jun ferma les yeux. Elle pouvait voir, derrière ses paupières, les lignes de son application de "confort émotionnel". Mais face à Gabriel, elles semblaient n'être que des gribouillis d'enfant.

— Pour ne plus avoir mal, Gabriel. La douleur nous paralyse dans un passé qui n'existe plus.

— Mais cette brûlure, Jun, c'est la seule chose qui me prouve que j'ai aimé. C'est la seule chose qui me rend réel.

Il tendit la main et, cette fois, il n'hésita pas. Ses doigts vinrent se poser sur la joue de Jun. La pulpe de son pouce caressa l'os de sa pommette avec une lenteur de calligraphe. Jun sentit une larme, une seule, naître au coin de son œil. Ce n'était pas une erreur système. C'était un aveu.

— La vérité est une agonie, Jun, dit-il, ses lèvres à quelques millimètres des siennes. Mais c'est une agonie qui nous appartient.

Il combla l'espace. Il n'y eut pas d'explosion, seulement cet effondrement silencieux de deux mondes. Leurs lèvres se trouvèrent comme on retrouve une langue maternelle oubliée : avec une reconnaissance qui faisait mal. Ce fut une immersion lente,

exploratoire, où le goût de Gabriel — un mélange de sel et de promesse — envahit les sens de Jun. Elle s'agrippa au revers de son manteau, ses doigts se crispant sur la laine rugueuse comme si elle craignait de se noyer.

Dans cet échange, il n'y avait plus de codes, plus de versions optimisées. Il n'y avait que la réalité brute du désir et la chaleur de l'espoir. Jun sentit une sensation de plénitude qui était aussi une déchirure. Chaque pression de ses mains dans son dos redessina la carte de son identité.

Le silence reprit ses droits alors qu'ils s'écartaient lentement, leurs fronts restant l'un contre l'autre. Leurs souffles s'entremêlaient en un petit nuage de buée.

— Vous sentez cela ? chuchota-t-il, sa main glissant dans ses cheveux pour en caresser la nuque. Ce n'est pas une simulation. C'est le poids de l'instant.

La pluie commença enfin à tomber, fine, glaciale, mais Jun ne chercha pas à s'abriter. Elle laissa l'eau couler sur son visage, se mêlant aux traces de ses larmes. Elle se blottit contre lui, cherchant dans le creux de son cou un refuge contre la tempête numérique qui grondait au loin, sur les écrans géants de la ville qui, déjà, commençaient à clignoter comme des étoiles mourantes. Le cuir de sa veste crissa sous son oreille, un son si réel qu'il lui fit mal.

Elle comprit alors que ce chapitre était une archive qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à modifier. C'était la beauté brute de la première fois. Une question demeurait, lancinante : que resterait-il de cette étreinte quand le soleil se lèverait sur une ville qui ne savait plus comment se souvenir ?

Jun serra Gabriel plus fort, comme si elle pouvait, par la seule force de ses bras, empêcher l'obsolescence de la vérité. Le code pouvait attendre. La vie, elle, ne le faisait jamais. Elle ferma les yeux, savourant la rugosité de la laine contre sa joue et le battement de ce cœur étranger contre le sien. Il n'y avait plus que l'humidité de la

pluie, le sel d'une larme, et cette chaleur humaine, obstinée, qui brûlait enfin son hiver de silicium.

Chapitre 10

L'Étreinte du Code (Version B)

L'obscurité de la pièce n'était pas une absence de lumière, mais une présence en soi, une matière dense et veloutée qui semblait absorber jusqu'aux battements de mon propre cœur. À Séoul, dans ce sanctuaire de verre et d'acier au sommet d'une tour de Gangnam, le silence avait une odeur : celle de l'ozone, de la poussière d'étoiles électriques et de cette solitude chirurgicale que j'avais moi-même contribué à bâtir. Devant moi, les moniteurs projetaient un halo bleuté sur mes mains, ces mains qui ne savaient plus caresser sans calculer, qui ne savaient plus aimer sans coder. C'était la Version B de notre histoire. Celle où la poésie s'efface devant la précision du signal.

Gabriel était assis en face de moi, enveloppé dans une brume de pixels invisibles. Dans la Version A, celle que ma mémoire charnelle conservait comme une relique sacrée, son regard était un incendie, une tempête de regrets et de promesses non tenues. Ici, dans le miroir déformant de l'application, il n'était plus qu'un flux de données apaisées. Je fixais mon écran. Cette ligne émeraude était un encéphalogramme plat de la passion. Un vert de prairie artificielle, sans une ronce, sans un éclat de roche, qui insultait chaque tempête que nous avions traversée ensemble. Pas un seul pic de douleur. Pas une seule vibration de ce deuil qui, autrefois, faisait de lui l'homme le plus vivant que j'aie jamais connu.

— Tu as l'air fatiguée, Jun, murmura-t-il.

Sa voix me parvint comme une fréquence acoustique parfaitement équilibrée. L'interface m'indiquait en temps réel : *Fréquence fondamentale : 110 Hz. Timbre : Harmonique. Niveau de stress : 0.04 %.* C'était d'une cruauté sans nom. Sa sollicitude n'était plus l'élan d'un homme inquiet, mais le résultat d'une optimisation

algorithmique. J'avais raboté ses aspérités, aseptisé les sommets de sa souffrance, et ce faisant, j'avais assassiné la texture de son âme.

Je tendis la main vers lui. Ce geste fut immédiatement intercepté par mes capteurs rétiniens. Ce n'était plus un contact de peau à peau, c'était un « transfert de stabilité cutanée ». Lorsque mes doigts effleurèrent le revers de sa veste — ce tissu de laine sombre qu'il portait toujours, vestige d'un monde où les choses avaient encore un poids —, ses paumes m'effleurèrent en retour, mais je ne sentis rien d'autre qu'une intention. C'était un contact sans friction, une caresse sans empreinte. J'aurais donné ma vie pour retrouver la rugosité de ses mains d'artisan, ces gerçures et ces cicatrices de fixateur argentique qui prouvaient qu'il s'était un jour frotté au monde.

Je fermai les yeux, cherchant désespérément à retrouver l'odeur de Gabriel. Dans mes souvenirs, il sentait le papier ancien, le cèdre et cette note de pluie qui s'attache à ceux qui marchent trop longtemps sous l'orage. Mais l'application filtrait tout. Elle remplaçait les effluves trop évocateurs par une fragrance neutre, un propre synthétique qui ne racontait aucune histoire. C'était l'odeur de l'oubli.

— Je ne suis pas fatiguée, Gabriel. Je suis juste en train de vérifier si le système fonctionne.

— Il fonctionne merveilleusement bien, dit-il avec un sourire qui n'atteignait plus cette petite ride au coin de la paupière, celle qui trahissait autrefois sa mélancolie. Je ne me suis jamais senti aussi léger. Tu as réussi, Jun. Tu as créé le remède à la tristesse.

Ses mots me firent l'effet d'un poison. J'étais l'architecte de cette paix, mais en le regardant, je ne voyais qu'un chef-d'œuvre de taxidermie émotionnelle. Je me levai, poussée par un besoin viscéral de briser cette ataraxie de laboratoire. Je voulais qu'il me crie dessus, je voulais qu'il me reproche d'avoir volé nos larmes. Je m'approchai de lui, si près que je pouvais sentir la chaleur qui émanait de son corps. Une chaleur

biologique, la seule chose que l'architecture binaire ne pouvait pas tout à fait simuler.

Je posai ma main sur sa joue. Mes doigts tremblaient. C'était une anomalie. Le système envoya une alerte orange dans mon esprit : *Instabilité détectée. Risque de contagion émotionnelle.*

— Gabriel, est-ce que tu te souviens de cette nuit à Namsan ? La nuit où il a neigé pour la première fois ? Tu pleurais, Gabriel. Tu avais peur de ne pas être à la hauteur de notre amour. Et je t'aimais pour cette peur.

Il fronça les sourcils, un mouvement gracieux et vide.

— Pleurer ? C'est étrange. L'application indique que ce souvenir est désormais classé comme « Neutre-Positif ». L'amertume a été polie. Il ne reste que la douceur.

Le dégoût monta en moi, une vague amère qui me brûla la gorge. J'avais fait de lui un consommateur de sa propre vie. Il dégustait ses souvenirs comme un vin dont on aurait retiré tout le tanin pour n'en garder que le sucre.

— Mais la vérité n'est pas douce ! m'écriai-je, ma voix se brisant dans le silence feutré. La vérité est rugueuse, elle écorche ! Si tu enlèves la douleur, que reste-t-il de l'homme que j'ai embrassé sous la neige ?

Il prit mon visage entre ses mains. Elles étaient douces, trop douces. Aucune corne, aucune rugosité. C'était comme être touchée par une idée, pas par un homme.

— Il reste la paix, Jun. Regarde-moi. Je suis heureux.

« Je suis heureux. » Ces mots tombèrent comme des couperets. C'était le bonheur des automates. Je me dégageai de son étreinte, reculant jusqu'à heurter mon bureau. Je regardai mes mains. Elles étaient celles d'une meurtrière. J'avais assassiné la part d'ombre de Gabriel, cette part qui rendait sa lumière si éclatante. J'avais transformé notre passion en une transaction de données stables.

— Va-t'en, Gabriel.

Il s'exécuta avec cette obéissance fluide que j'avais moi-même codée. Une fois seule, je m'effondrai. L'interface, fidèle et impitoyable, afficha un message : *Échange terminé. Stabilité maintenue. Mission réussie.*

Je fixai le curseur qui clignotait, tel un pouls synthétique. Une larme roula sur ma joue. Une larme chaude, salée, terriblement réelle. Un déchet industriel dans ce monde de perfection. Je portai mes doigts à mes lèvres, goûtant l'amertume du sel. C'était le seul grain, la seule texture qui me restait. À l'extérieur, Séoul scintillait, une mer de néons où des millions d'êtres humains apprenaient à ne plus souffrir.

Je caressai le clavier, mes doigts glissant sur les touches comme sur les vertèbres d'un monstre que j'avais moi-même enfanté. Chaque ligne de code était une maille de plus dans le linceul qui nous emprisonnait. J'avais voulu sauver le monde de sa déprime, offrir un refuge aux cœurs trop fragiles, mais en effaçant les ratures de nos vies, j'avais effacé le sens même de l'histoire.

Je repensai à la Version A. Gabriel m'aurait serrée si fort que j'en aurais eu le souffle coupé. Nous nous serions disputés, nous aurions brisé des verres, nous aurions fini par nous aimer sur le sol froid, dans un mélange de larmes et de sueur. C'était chaotique, épuisant... vivant. Ici, dans la Version B, la température était de 21 degrés. Mon rythme cardiaque se stabilisait sous l'effet des ondes apaisantes diffusées par le plafond.

Je voulais hurler, briser ce verre trempé, sentir la morsure du réel, mais le système de gestion de l'habitat aurait immédiatement interprété cela comme une crise de panique et m'aurait administré un sédatif. Je devins une donnée parmi les données, une statistique de plus dans le grand inventaire de la solitude de pointe. L'étreinte du carcan de silicium était plus serrée que n'importe quelle étreinte humaine.

Pourtant, malgré l'anesthésie dorée, mon corps conservait une mémoire que les algorithmes ne parvenaient pas à traduire. Une pression invisible sur le matelas, une faim de l'autre que rien ne pouvait rassasier. L'application s'affola devant ma résistance. *Détection de fluide lacrymal non programmé. Diagnostic : Stress résiduel.*

Je me tournai sur le côté, fœtale, cherchant à protéger ce minuscule point de douleur au fond de moi. Ce n'était pas une tumeur à extraire. C'était une étoile. La dernière étoile dans mon ciel artificiel. Je murmurai son nom, très bas, pour que les microphones ne l'enregistrent pas.

« Gabriel... »

Le son de son nom était une caresse oubliée. L'interface clignota violemment : *Instabilité critique. Activation du protocole de lissage.* Une onde de calme, artificielle et glacée, se propagea dans mes veines. Je sentis mes muscles se détendre malgré moi, ma volonté se dissoudre dans une mer de coton numérique. Bientôt, je ne serais plus capable de pleurer. Je serais la version parfaite de moi-même. Une version morte à tout ce qui rend la vie digne d'être vécue.

Juste avant de sombrer, j'utilisai mes dernières forces pour graver une image finale dans le sanctuaire secret de mon esprit : la sensation de sa main dans la mienne, au sommet de Namsan, quand le vent nous obligeait à nous serrer l'un contre l'autre pour ne pas être emportés. J'avais eu peur, j'avais eu froid, et j'avais été plus heureuse que je ne le serais jamais dans ce paradis binaire.

Le soupir hydraulique de la porte se referma. Le silence était total. Mais dans la serrure de ma conscience, j'avais laissé un éclat de verre. Une écharde de douleur pour que jamais la porte ne puisse se condamner tout à fait. Pour que le vent du passé puisse encore, de temps en temps, faire vaciller les lumières bleues de ma perfection.

L'optimisation était un mensonge. La paix était un linceul. Jun s'endormit, une version optimisée pour le monde, mais une femme éternellement hantée par le souvenir de la peau d'un autre. L'amour était devenu un virus, et j'étais fière d'être infectée. L'éternité de code pouvait bien commencer ; j'avais sauvé l'essentiel : le droit de se souvenir qu'elle avait, un jour, vraiment existé à travers les yeux d'un autre.

Chapitre 11

Le Buffet de Ms. Park

Le lustre de cristal suspendu au centre de la grande salle de réception de Gangnam ne se contentait pas d'éclairer ; il disséquait. Chaque facette de verre projetait une lumière si blanche, si chirurgicale, qu'elle transformait les visages de l'élite séoulite en masques de porcelaine indifférente. Jun se tenait au bord de la piste, les doigts crispés sur une flûte de champagne dont les bulles semblaient mourir aussi vite que ses propres certitudes.

L'air était saturé d'une asphyxie électrique, ce silence de quartz caractéristique des serveurs neuronaux qui tournaient à plein régime dans les alcôves. Ici, on ne dînait pas. On ne conversait pas. On s'abreuvait. Jun observa une femme d'une cinquantaine d'années presser la main d'un jeune « Donneur ». Entre leurs paumes, une lueur bleutée trahissait le transfert. La femme dévorait dix minutes de pure nostalgie printanière, une réminiscence de premier amour que le jeune homme ne posséderait plus jamais. Elle buvait sa candeur, dévorant son souvenir comme un fruit mûr dont on jette ensuite le noyau desséché. C'était cela, le « Buffet » de Ms. Park : une orgie de sentiments d'emprunt.

— On dirait une enfant qui regarde sa propre poupée commettre un crime, murmura une voix derrière elle.

Jun ne sursauta pas. Elle reconnut ce timbre avant même que les mots ne finissent de vibrer. C'était une voix qui avait la rugosité d'un vieux disque de vinyle, une texture faite d'aspérités et de chaleur, si étrangère à l'asepsie affective de cet endroit. Gabriel. Elle se retourna lentement. Il était là, en retrait des projecteurs, portant sur son visage la fatigue sublime de ceux qui acceptent de souffrir. Mais ses yeux, d'un brun

orageux, trahissaient une faille nouvelle.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Gabriel ? Sa voix n'était qu'un souffle, une prière qu'elle n'aurait jamais dû formuler.

Gabriel franchit la distance qui les séparait, piétinant le périmètre de sécurité de son existence millimétrée. Il ne l'observait plus comme un juge, mais comme un homme affamé devant un mirage. Lorsqu'il saisit son poignet, ce ne fut pas une intrusion, ce fut une déflagration. La peau de Jun, habituée au vide satiné des capteurs, hurla sous la morsure de ses calcs. Elle sentit la pulsation de Gabriel voyager le long de son propre bras, une onde de choc désordonnée qui dévastait ses algorithmes de sérénité. Elle n'était plus la créatrice de Ms. Park ; elle était une femme piégée dans le champ magnétique d'un souvenir qui refusait de mourir. L'odeur de Gabriel — ce mélange de pluie, de sel et de détresse — l'enveloppa comme un linceul chaud, l'obligeant à inspirer enfin un air qui n'avait pas été recyclé par des machines.

Elle vit alors ses doigts trembler contre sa peau. Ce n'était pas la force de la colère qui l'animait, mais celle d'un homme qui se noie et qui a trouvé sa seule bouée. Ce tremblement l'humanisa plus que n'importe quel discours.

— Regarde-les, Jun, continua-t-il, sa voix se brisant légèrement. Ils ne s'aiment plus. Ils s'injectent de la joie synthétique pour ne pas avoir à affronter le poids de leur propre existence. Tu as créé le paradis des lâches.

Jun baissa les yeux. Le sang cognait si fort dans ses tempes qu'elle craignit que le lustre ne se brise. Elle sentait le vertige l'envahir, une attraction magnétique qui la poussait vers lui, vers cette réalité rugueuse.

— J'ai voulu nous protéger, Gabriel. J'ai voulu éradiquer la morsure du réel.

— On ne protège pas la vie en la congelant, Jun. On la tue.

Il fit un pas de plus, brisant les dernières barrières. Leurs souffles se mêlèrent dans un silence plus puissant que n'importe quelle parole. Le visage de Gabriel se rapprocha du sien. Elle pouvait voir les pores de sa peau, les petites ridules au coin de ses yeux — ces marques du temps qu'elle avait appris à détester professionnellement, mais qu'elle vénérât secrètement. Le désir physique, brut et sans filtre, monta en elle comme une marée noire.

— Tu te souviens de ce soir-là, sous la pluie ? murmura-t-il, sa bouche si proche de son oreille qu'elle en sentait la moiteur. Nous n'avions rien. Juste le froid qui nous mordait et cette certitude que tant que nous étions ensemble, la douleur était un privilège. Parce qu'elle nous prouvait que nous étions vivants.

Jun sentit une larme, une seule, naître au coin de son œil. Ce n'était pas une donnée liquide, c'était une transgression. Elle traça un chemin de feu sur son maquillage impeccable, brisant son masque de porcelaine. À l'instant où elle coula, Jun redevint chair. Elle sentit la fissure se propager, l'armure de verre éclater.

— Ce souvenir... je l'ai mis dans le coffre-fort, Gabriel. Je ne voulais pas qu'il s'abîme.

— Et en faisant ça, tu l'as assassiné. Un souvenir a besoin de mourir un peu chaque jour pour rester précieux.

Au centre de la salle, Ms. Park s'avança, vision de marbre et de lumière LED. Sa voix, filtrée, résonna avec une harmonie surnaturelle.

— Mes chers amis, ce soir, nous célébrons la fin de la tragédie humaine. Qui veut goûter au « Pardon de l'Enfant » ? Le buffet est ouvert.

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée. C'était une chorégraphie macabre.

Jun se sentit prise de vertige. La lumière devenait agressive, les voix se transformaient en un bourdonnement strident. Elle chercha Gabriel, mais il avait reculé, ses yeux emplis d'une tristesse infinie.

— Viens avec moi, dit-il. Sortons de ce laboratoire. Allons là où les souvenirs ne s'achètent pas.

Jun regarda Ms. Park, qui l'observait avec un sourire glacial, un sourire qui semblait dire : « Tu es le code source de ce monde. » Puis elle regarda Gabriel. Elle vit dans son regard l'espoir insensé d'un homme qui croit encore à la beauté de la poussière.

— Je ne peux pas, Gabriel... murmura-t-elle, alors même que ses doigts serraient les siens à l'en vau-l'eau. Je suis la Patiente Zéro. Si je pars, tout s'effondre.

— Alors laisse tout s'effondrer, Jun. C'est le seul moyen de reconstruire quelque chose de vrai.

Soudain, une vibration sourde parcourut le sol. Les murs de verre semblèrent frémir. Ms. Park se figea. Jun le sentit avant de le voir. Une anomalie. Un bug dans la matrice émotionnelle qu'elle avait tissée. La vérité forçait la porte.

Gabriel la lâcha doucement, mais la sensation de sa main resta imprimée sur la sienne, une brûlure fantôme. Jun se retrouva seule sous la lumière chirurgicale, alors que les premiers craquements se faisaient entendre dans la perfection de la soirée. Elle poussa les lourdes portes dorées et s'enfuit.

L'air extérieur de Séoul, chargé de pollution et d'humidité, la frappa comme une insulte bienvenue. Elle courut jusqu'à une ruelle sombre, loin des néons. Elle s'appuya contre un mur de briques rugueuses, sentant la poussière gratter sa peau de soie. Elle s'assit par terre, sa robe de haute couture se tachant d'ombre. Elle se prit la tête entre les mains et commença à pleurer. Ce n'étaient pas les larmes esthétiques du buffet ;

c'étaient des pleurs de chair et de sang, des pleurs qui lui secouaient les épaules et lui déchiraient la poitrine.

C'était le retour de la Patiente Zéro à la vie. Dans le grain de la nuit, le fantôme de Gabriel trouva enfin un repos, niché dans la souffrance aimante d'une femme qui refusait d'oublier. Le monde conservait sa texture. Son odeur de pluie. Son humanité désespérée.

Chapitre 12

L'Obsolescence de la Vérité

La pénombre du bureau de Jun n'était pas une absence de lumière, mais une matière en soi, une soie lourde et grisâtre qui semblait absorber le moindre soupir. Dehors, Séoul n'était plus qu'une aquarelle délavée par une pluie fine, une de ces pluies qui ne lavent rien mais qui collent aux vitres comme des regrets. Dans ce minimalisme chirurgical, où chaque ligne de code semblait avoir été pensée pour étouffer le désordre de l'âme, Gabriel se tenait debout. Il était l'anachronisme vivant, une tache de sépia dans un monde de néons froids.

Il ne disait rien, mais son silence faisait plus de bruit que le bourdonnement constant des serveurs. Jun le regardait, et elle sentit cette vibration familière qu'elle passait ses journées à tenter d'effacer chez les autres. Gabriel portait sur lui l'odeur de l'asphalte mouillé et du vieux cuir, une brume olfactive qui s'insinuait jusque dans les poumons de Jun, heurtant violemment l'atmosphère aseptisée de Gangnam. C'était l'odeur de la vie qui refuse de se laisser mettre en boîte.

— Tu me l'as volée, Jun, murmura-t-il enfin.

Sa voix était basse, éraillée comme un vieux disque de jazz dont on aurait trop usé le sillon. Jun aurait voulu se lever, reprendre sa posture de « Patient Zéro », celle qui sait, celle qui soigne. Mais ses doigts, posés sur le bord du bureau en verre froid, tremblaient imperceptiblement.

— Je t'ai sauvé, Gabriel. Je t'ai sorti de cet abîme où tu ne pouvais plus respirer. Regarde-toi. Tu manges. Tu dors. Tu ne passes plus tes nuits à fixer le vide.

Gabriel fit un pas vers elle. Le son de ses semelles sur le sol immaculé résonna comme une profanation. Il s'arrêta assez près pour qu'elle voie l'éclat fiévreux dans ses yeux, mais aussi cette absence, ce vide sidéral qu'elle-même avait sculpté dans son regard.

— Tu as étouffé mes fantômes sous une ouate stérile, Jun. Tu m'as offert une paix qui a le goût de la cendre. Dormir n'est pas vivre. Tu as lissé les angles de mon existence jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à quoi me raccrocher. Je me réveille et je sens le fantôme de ma douleur. C'est comme si on m'avait amputé d'un membre, et que je cherchais encore à gratter une peau qui n'existe plus. Je veux ma souffrance. Je l'exige. Elle est tout ce qu'il me reste d'elle.

Il tendit la main, sans la toucher, mais Jun sentit la chaleur thermique qui émanait de lui. C'était une présence organique, dérangement, qui lui rappela soudainement le grain de la pellicule que Gabriel aimait tant développer dans sa chambre noire. Il y avait dans son aura une texture que ses algorithmes ne parviendraient jamais à simuler.

— Ta souffrance te tuait, Gabriel. Elle n'était pas une poésie, c'était un poison. Est-ce que tu te souviens de l'odeur de la chambre après trois semaines sans que tu n'aies la force d'ouvrir les fenêtres ? C'était ça, ta « vérité » ? Une odeur de renfermé et de désespoir ?

Elle se leva brusquement, la chaise roulant sur le parquet avec un cri strident. Elle s'approcha de la baie vitrée. Le reflet de Gabriel dans la vitre se superposait aux lumières de la ville. Il semblait flotter au-dessus de Séoul, un spectre parmi les vivants.

— La paix est supérieure à la vérité, continua Jun, sa voix se brisant légèrement. Nous vivons dans une ville qui exige que nous soyons fonctionnels. L'application n'est pas une trahison, c'est une miséricorde. C'est le droit de ne plus porter un poids

trop lourd pour ses propres épaules.

— Un poids qui fait de nous des hommes, rétorqua-t-il.

Il était maintenant juste derrière elle. Jun pouvait sentir son souffle dans son cou, un air chargé d'un mélange de tabac froid et de savon de Marseille. Ce sillage l'enveloppa comme une étreinte non consentie mais désespérément désirée. Elle ferma les yeux, luttant contre l'envie de se perdre dans la réalité brutale de son étreinte.

— Tu as enlevé le sel de mes larmes, dit-il, sa voix s'adoucissant jusqu'au murmure. Mais sans le sel, le goût de la vie s'efface aussi. Quand je regarde un coucher de soleil sur le Han, je ne ressens plus cette pointe de mélancolie qui rendait la beauté supportable. Je vois des pixels, Jun. Tu m'as transformé en une version bêta de moi-même. Une version corrigée, propre, mais vide.

Jun se retourna. L'espace entre eux était si réduit que leurs cœurs semblaient battre à l'unisson. Elle vit la cicatrice au-dessus de son sourcil gauche, un détail qu'elle n'avait pas jugé utile de supprimer car elle la trouvait belle. C'était son erreur système. En laissant cette cicatrice, elle avait laissé une porte ouverte par laquelle il revenait la hanter.

— Et si la vérité n'était qu'une construction ? demanda-t-elle, son regard plongeant dans le sien. Pourquoi s'attacher à une identité faite de blessures ? On ne souffre plus quand on ne se souvient plus de qui l'on est censé être.

— Tu es une femme qui a tellement peur de sa propre ombre qu'elle a décidé d'éteindre le soleil. Regarde-moi. Est-ce que tu vois un homme en paix ? Ou est-ce que tu vois un homme qui meurt de soif au bord d'une oasis de plastique ?

Il posa enfin sa main sur son bras. Le contact fut électrique, une décharge de réalité

qui brisa le vernis de Jun. Sa peau contre la sienne n'était pas une donnée informatique, c'était une urgence. Elle sentit le grain de son épiderme, la force de ses doigts. C'était charnel, c'était tout ce que son application cherchait à gommer. Une larme traîtresse, lourde de tout le sel qu'elle avait tenté de bannir, brûla la joue de Jun — une erreur système qu'aucune ligne de code ne pouvait plus masquer. Elle détestait la façon dont Gabriel parvenait à réveiller en elle la « Patiente Zéro », celle qui n'avait jamais guéri, celle qui n'avait fait que construire des murs de code autour de son cœur brisé.

— Je ne peux pas te rendre ce que j'ai effacé, Gabriel. Les fichiers sont corrompus. Ce que tu demandes, c'est de ramener un mort à la vie.

— Alors tue-moi tout à fait. Car cette demi-existence est la pire des tortures. La véritable miséricorde, c'est de me laisser saigner si c'est le seul moyen de sentir que mon sang coule encore.

Il s'approcha encore. Jun pouvait voir chaque pore de sa peau, chaque nuance d'iris dans ses yeux fatigués. Elle pouvait entendre le battement sourd de son cœur, un tambour de guerre dans cette forteresse de silence.

— Tu te souviens de l'odeur du linge propre séchant au soleil dans la cour de ta grand-mère ? demanda-t-il soudain. Tu te souviens du craquement de la neige sous nos pas, ce soir de janvier ?

Jun frissonna. Ces souvenirs ne faisaient pas partie de l'échange. Ils étaient sa réserve secrète.

— Ce ne sont pas des souvenirs, Gabriel. Ce sont des réminiscences parasites.

— Non, Jun. C'est la texture de notre amour. Tu veux que nous soyons des machines parfaites, des engrenages sans friction. Mais l'amour, c'est la friction. C'est ce qui

brûle, c'est ce qui use, c'est ce qui laisse des marques.

Il la lâcha brusquement, comme s'il venait de réaliser qu'elle était devenue une interface. Il recula, et le froid de la pièce s'engouffra entre eux.

— Je reviendrai, Jun. Pour que tu me rendes mon droit à l'agonie. Parce que je préfère mourir de vérité que de vivre dans ton mensonge parfait.

Il se détourna. Jun resta immobile, essayant de retenir la chaleur qu'il avait laissée sur sa peau. Elle écouta le bruit de ses pas s'éloigner, un son organique bientôt remplacé par le silence numérique. Elle se rassit à son bureau. L'écran l'inonda d'une lumière bleutée, spectrale. Elle regarda les graphiques de la stabilité émotionnelle de Gabriel. La ligne était plate, parfaite. Un modèle de réussite.

Pourtant, dans l'air, l'odeur du vieux cuir persistait comme un fantôme que le code ne parviendrait jamais à exorciser. Elle porta ses doigts à son bras, là où il l'avait touchée, et elle sentit son propre pouls, désordonné, délicieusement douloureux. La vérité était une maladie dont on ne guérit jamais vraiment.

Soudain, la porte coulissa dans un sifflement pneumatique. Gabriel était revenu. Il n'avait pas frappé. Il était entré comme une tempête. L'air de la pièce changea instantanément. À l'odeur d'ozone succéda celle, sauvage, de la pluie sur le bitume.

— Tu n'as pas le droit, Jun.

Sa voix était un grondement sourd, vibrant de cette texture organique. Jun fixa une goutte de cristal sur son clavier, une perle de chagrin pur.

— Je t'ai donné la paix, Gabriel, murmura-t-elle, sa voix semblant prête à se déchirer. Regarde tes mains. Elles ne tremblent plus.

— Elles ne tremblent plus parce qu'elles sont mortes ! Tu as volé le poids de mes souvenirs. Sais-tu ce que c'est que de regarder une photo de celle qu'on a aimée et de ne plus rien ressentir d'autre qu'une politesse lointaine ? C'est un meurtre par omission.

Jun se leva. Leurs regards s'entrechoquèrent. Les yeux de Gabriel étaient un orage en suspens. Elle vit les cernes, la barbe de trois jours, cette humanité négligée qui lui parut d'une beauté insoutenable. Il fit le tour du bureau, brisant la barrière invisible. Il attrapa son poignet. Le contact fut un choc électrique. La peau de Gabriel était brûlante, presque fiévreuse, tandis que celle de Jun était d'une pâleur de porcelaine, froide et lisse.

— Touche-moi, Jun. Sens-tu cette chaleur ? C'est le prix de la vie. Tu m'as pris ma tristesse, et ce faisant, tu as effacé la preuve que je l'avais aimée. Rends-moi mon agonie. Je préfère brûler avec mes souvenirs que de geler dans ton paradis synthétique.

Jun sentit ses défenses s'effriter. Elle ferma les yeux et se revit enfant, pleurant la perte d'un oiseau tombé du nid. La douleur était immense, mais elle était le signe qu'elle était vivante.

— Si je te rends ta douleur, elle te détruira, murmura-t-elle, son front effleurant l'épaule de Gabriel.

— Je suis déjà perdu, Jun. Nous mourons de faim. Pas de nourriture, mais de sens. De texture. De vérité.

Il posa ses mains sur ses épaules. La pression de ses doigts à travers la soie fine créait un langage que Jun avait oublié. Une prose tactile, une syntaxe de désir. Elle sentit son souffle sur ses lèvres, une brise chargée d'un goût de sel.

— Pourquoi as-tu peur, Jun ? Ta forteresse te protège de quoi ? Quel souvenir as-tu sacrifié pour devenir cette reine de glace ?

La question la frappa violemment. Elle se revit, des années plus tôt, tapant la première ligne du code qui allait changer le monde, les joues trempées, cherchant à ne plus jamais ressentir ce vide béant. Elle était la Patiente Zéro. Elle s'était opérée elle-même.

— J'ai voulu nous sauver, Gabriel. J'ai voulu qu'on ne souffre plus.

— La vérité n'est pas cruelle, Jun. C'est le mensonge qui l'est. Laisse-moi pleurer jusqu'à ce que mes yeux brûlent. C'est mon droit sacré.

Ils restèrent ainsi, deux silhouettes enlacées dans la lumière bleutée. Jun sentait la chaleur du corps de Gabriel infuser le sien, réveillant des nerfs atrophiés.

— Si je désactive les filtres... commença-t-elle.

— Tu le feras pour toi aussi. Pour que nous puissions enfin nous regarder sans ce voile. Pour que je puisse t'aimer, Jun, non pas comme une icône, mais comme la femme blessée qui se cache derrière.

Le mot "aimer" flotta dans l'air, rude et charnel. Jun se recula pour plonger son regard dans le sien. Elle vit la détresse et une tendresse sauvage. Elle comprit que sa paix n'était qu'un deuil interminable qui s'ignorait.

— Regarde ce que tu as fait, Gabriel. Tu as ramené le désordre. Tu as fait de moi une anomalie.

— C'est la plus belle chose que j'aie jamais accomplie.

Il approcha son visage. Leurs souffles se mêlèrent. Quand leurs lèvres se touchèrent enfin, ce ne fut pas une caresse éthérée, mais une collision de textures. La soie et le granit. Le sel des larmes et la ferveur du désir. C'était un baiser qui contenait toute l'histoire de l'humanité, avec ses tragédies. C'était un baiser qui goûtait la vérité, une vérité qui brûlait et délivrait.

Dans le silence, un signal sonore retentit. Une notification de Ms. Park. Jun ne se retourna pas. Elle savait que ce choix allait détruire tout ce qu'elle avait construit. Mais en sentant la main de Gabriel serrer la sienne, elle comprit qu'elle préférait l'agonie à la perfection vide.

— Rends-nous nos fantômes, murmura-t-il contre son cou.

Elle hocha la tête. Elle se tourna vers son clavier. Elle cliqua sur "Déconstruire". Elle introduisit le grain, la poussière et la douleur dans la machine.

La porte du bureau coulissa brusquement. Ms. Park entra. Elle était l'image de l'obsolescence de l'âme : un tailleur blanc chirurgical, un visage sans ride, une voix qui sonna comme un grincement de métal sur du verre, une agression sensorielle contre la chaleur retrouvée.

— Vous avez fait une erreur sentimentale, Jun. Le secteur 7 s'effondre. Vous avez injecté du poison.

Gabriel resserra son emprise, faisant rempart de son corps. Mais Jun fit face à l'investisseuse.

— Ce n'est pas du poison, Ms. Park. C'est du sang. On ne peut pas aimer ce que l'on ne risque pas de perdre.

— L'identité est un poids, rétorqua Ms. Park avec un mépris poli. Cet homme est

brisé. Quel intérêt y a-t-il à se souvenir de ce qui fait mal ?

— L'intérêt, c'est que je sais enfin qui je suis, lança Gabriel. Ma souffrance est le fil qui relie mes vérités. Vous faites de nous des pages blanches, et une page blanche ne ressent rien.

Ms. Park soupira, un son court et sec.

— Vous êtes des romantiques, les déchets de l'évolution. Nous allons réinitialiser.

— C'est trop tard, murmura Jun. On ne peut pas effacer le souvenir d'une larme une fois qu'elle a coulé.

Elle se tourna vers Gabriel. Il n'y avait plus de version B. Il n'y avait que la version A, brute et magnifique. Gabriel l'attira contre lui.

— Quoi qu'il arrive, je me souviendrai de cet instant. De l'odeur de tes cheveux. C'est ma vérité.

Jun ferma les yeux. Elle n'était plus la créatrice froide. Elle était simplement une femme qui aimait. La vérité était une plaie ouverte, mais c'était la seule sortie.

— Viens, dit Gabriel en lui tendant la main. Sortons d'ici. La vie est en bas, dans les fissures du béton.

Jun posa sa main dans la sienne. Leurs doigts s'entrelacèrent avec une force capable de défier les lois de la physique. Ils quittèrent le bureau, laissant les écrans mourir. Dans le hall, l'air était chargé d'une humidité nouvelle. Les gens s'arrêtaient, se touchaient le visage, s'enlaçaient comme s'ils s'éveillaient d'un long sommeil.

Ils sortirent sur le parvis. La pluie de Séoul, lourde et parfumée d'asphalte chaud,

tomba sur eux. Jun leva le visage, laissant les gouttes laver ses doutes.

— Regarde, Jun. Ils se souviennent.

Dans les fissures de la douleur retrouvée, l'amour commençait à s'épanouir, sauvage. Ils étaient deux ombres fragiles, mais ils avaient retrouvé le grain de leur existence. Rien ne pourrait effacer le souvenir de cet instant où ils avaient choisi d'être humains. Une larme tomba sur le sol, une petite goutte de cristal contenant tout le sel du monde. Elle ne l'essuya pas. Elle la regarda briller, une anomalie magnifique dans un univers qui, enfin, acceptait de souffrir pour pouvoir à nouveau aimer.

Chapitre 13

La Chambre Noire (Version A)

Dans le silence capitonné de la chambre noire, le temps ne s'écoulait plus selon les pulsations frénétiques des horloges de Gangnam. Ici, il s'étirait, visqueux et sacré, comme le miel ambré d'un souvenir que l'on refuse de laisser s'évaporer. Gabriel respirait l'obscurité. Une obscurité qui n'était pas un vide, mais une présence, une étreinte de velours lourd saturée de l'odeur âcre, presque métallique, du fixateur et du révélateur. Pour n'importe qui d'autre, c'eût été le parfum d'un laboratoire désuet ; pour lui, c'était l'odeur même de la résurrection.

Sous la lumière rouge, inactinique, le monde prenait une teinte de crépuscule éternel. Cette lueur ensanglantée n'éclairait pas les objets, elle les révélait dans leur nudité la plus vulnérable. Gabriel sentait le battement de son propre cœur résonner dans le creux de ses tempes, un métronome sourd qui s'accordait au goutte-à-goutte rythmique du robinet. *Ploc. Ploc.* Chaque goutte était une seconde de sa vie qui s'écrasait dans l'inox du bac de rinçage.

Ses mains, pourtant habituées à la précision chirurgicale de l'artisanat, tremblaient imperceptiblement. Il plongea la pellicule dans le premier bac. Le liquide, une caresse chimique, l'enveloppa. Puis vint le bain d'arrêt, ce choc acide qui fige l'image dans son devenir. À cet instant précis, Gabriel ressentit un vertige. C'était le moment où le secret sort de l'ombre pour devenir une preuve. Il sortit la pellicule de la cuve, humide et brillante comme une mue de serpent. Il approcha ses yeux de la bande translucide et, là, il la vit.

Ce n'était encore qu'un négatif, une inversion fantomatique du monde. Mais il reconnut immédiatement la cambrure de ce cou, cette mèche de cheveux venant

mourir sur une épaule nue. Un frisson parcourut son échine. Ce n'était pas seulement une image ; c'était l'odeur de la pluie sur le bitume chaud et le son d'un drap de lin froissé. Il s'approcha de l'agrandisseur. Féconder le silence par la lumière.

Le papier commença à se troubler. Des taches grises, nuageuses, apparurent à la surface. Peu à peu, les contours se précisèrent. Le cœur de Gabriel manqua un battement. Ce n'était pas seulement une photo. C'était le moment précis où elle l'avait regardé pour la dernière fois. Il plongea ses mains nues dans le révélateur pour caresser le papier. Le contact du liquide était soyeux, charnel. Il avait l'impression de toucher sa peau à elle, de caresser ses pommettes à travers le voile du temps.

Mais dans le coin de l'image, presque hors champ, il remarqua un détail qu'il n'avait jamais vu auparavant. Une main, posée sur l'épaule de la femme. Une main d'homme, mais ce n'était pas la sienne. Un frisson d'une autre nature, une jalousie posthume, un doute atroce commença à ramper sous sa peau.

C'est alors que le grincement de la porte rompit le charme. Un filet de lumière blanche, chirurgicale, trancha l'obscurité rougeoyante. Jun se tenait dans l'embrasure, sa silhouette découpée par la clarté artificielle du couloir. Elle semblait irréaliste, une apparition de pixels égarée dans un monde de grain et de sels d'argent.

— Je savais que je te trouverais ici, murmura-t-elle.

Sa voix portait la fraîcheur des matins d'hiver sur les toits de Séoul. Elle s'avança, refermant la porte derrière elle. L'obscurité redevint souveraine, seulement troublée par ce rouge spectral. Elle se rapprocha de lui, si près qu'il put sentir la chaleur émanant de son corps, dégageant une odeur de pluie propre et de silicium.

— Tu devrais sortir de là, Gabriel. L'air est toxique.

— Le monde entier est toxique, Jun. Ici, au moins, je sais ce qui me brûle. C'est

honnête.

Elle posa sa main sur son bras. Le contact fut électrique. À travers le tissu fin, sa paume semblait brûler sa peau. C'était un toucher sans interface, sans filtre numérique. Gabriel sentit la texture de ses doigts, l'humidité de son stress.

— Pourquoi t'infliges-tu cela ? demanda-t-elle en fixant le bac où flottait le portrait. Mon application... elle peut nous offrir la paix. Pourquoi choisis-tu l'agonie ?

Gabriel attrapa ses mains. Elles étaient froides. Il les serra dans les siennes, mêlant l'odeur du fixateur à celle de sa peau.

— Regarde mes mains, Jun. Elles tremblent parce qu'elles se souviennent. Ton application ne fera qu'en faire des mains mortes. Regarde cette photo. Regarde cette main sur son épaule. Je ne l'avais jamais vue. Ce doute, cette douleur, c'est ce qui la rend réelle. Si tu enlèves le relief, tu fais de nos vies une plaine grise. Je préfère avoir mal et sentir tes doigts, là, sous les miens, que d'habiter ton bonheur sans mémoire.

Jun ferma les yeux. Une larme, unique et lourde, roula sur sa joue. Elle n'était pas parfaite, cette larme. Elle était salée, chaude, et elle brillait comme un rubis sous la lumière rouge. Gabriel la recueillit du bout de son pouce. Le contact de cette goutte d'eau contre sa peau fut plus intime que n'importe quel code.

— Je t'aime, Gabriel, murmura-t-elle. Et c'est précisément parce que je t'aime que je ne supporte pas de te voir te noyer.

— Alors laisse-moi me noyer avec toi. Mais ne m'efface pas.

Il posa sa main sur sa nuque, ses doigts s'égarant dans la soie de ses cheveux, et l'attira vers lui. Le baiser qui suivit n'avait rien de la perfection cinématographique. Il était maladroit, chargé d'électricité statique, avec le goût métallique et acide du

fixateur sur leurs lèvres et la douceur désespérée du jasmin qui fanait. C'était un baiser de survivants. Gabriel écrasa ses lèvres contre les siennes pour faire taire les algorithmes, pour ne plus entendre que le cri de leurs souffles mêlés.

Sous ses doigts, il mémorisait chaque détail : la petite bosse sur l'arête de son nez, la façon dont elle retenait son souffle, la fermeté de son dos. Il stockait ces informations dans la géographie de ses sens. C'était cela, l'amour : l'acceptation de la texture imparfaite de l'autre.

— Si je pouvais t'offrir une version de cette photo où tu es le seul à l'avoir touchée... ne choisirais-tu pas cette paix ? souffla-t-elle contre sa bouche.

Gabriel sentit un vertige. La tentation était là, douce comme un sommeil après l'insomnie. Mais il regarda à nouveau le noir profond de la chimie.

— Non. Parce que ce secret, cette main anonyme, c'est la preuve que la vie est plus riche que tout ce que tu pourras programmer. Si je la corrige, je la tue une seconde fois. Et si je me laisse corriger par toi, c'est moi que je tue.

Jun le regarda une dernière fois, ses yeux emplis d'une mélancolie insondable. Elle se détourna et ouvrit la porte. À nouveau, la lumière blanche inonda la pièce, effaçant les ombres, rendant tout clinique. Elle disparut dans l'éclat, laissant Gabriel seul avec ses odeurs de soufre.

Il s'approcha du bac, récupéra la photo et la suspendit à un fil. Elle gouttait doucement sur le sol. Il regarda le visage de la femme du passé et la main de l'inconnu. Ce mystère était son oxygène. Ses propres doigts, encore imprégnés de l'odeur du fixateur, se portèrent à ses lèvres. Il goûta l'acidité du produit et le sel de la larme de Jun. C'était le goût de sa propre vérité. Une vérité organique, violente, qui brûlait, mais qu'on ne pouvait pas lui voler.

Dans l'obscurité revenue, il s'assit et ferma les yeux. Il se promit de ne pas se laver les mains avant que l'odeur ne s'évapore d'elle-même. Il voulait que chaque particule de cet instant meure de sa propre mort, naturellement. Tandis que Séoul continuait de bourdonner au rythme des serveurs, Gabriel restait dans le noir, chérissant l'image d'une main étrangère sur une épaule aimée, en attendant que l'image de sa propre vie finisse enfin d'apparaître.

Chapitre 14

La Chambre Noire (Version B)

La lumière rouge de la chambre noire n'était pas une simple couleur ; c'était une pulsation, le battement de cœur d'un monde suspendu entre l'oubli et la révélation. Dans cet espace exigü, saturé par l'odeur âcre et familière de l'acide acétique, le temps semblait avoir perdu sa linéarité. Gabriel se tenait là, sa silhouette découpée par cette lueur de sang et de crépuscule, ses mains plongeant dans les bacs avec une dévotion de prêtre officiant un rite oublié. À ses côtés, Jun retenait son souffle. Dans le silence de la pièce, le froissement de leurs chemises de coton résonnait comme un orage de papier. Gabriel ne parlait pas, mais le rythme de son souffle, court et heurté, racontait une histoire que Jun ne pouvait plus coder.

Elle sentait la chaleur de son corps, une radiation douce qui traversait le tissu fin, et chaque fois que le bras de Gabriel frôlait le sien, une décharge glacée parcourait son échine, une brûlure qu'elle aurait voulu fixer sur sa peau comme une morsure d'acide. Elle était l'architecte du vide, la main qui avait, par filaments de silence interposés, lissé les aspérités de la douleur humaine. Et pourtant, face à Gabriel, elle se sentait d'une pauvreté désarmante.

— C'est ici que les souvenirs prennent corps, murmura Gabriel d'une voix dont le grain rappelait le velours usé des vieux cinémas. C'est ici qu'on les force à dire la vérité.

Ses doigts, longs et tachés par les sels d'argent, agitèrent doucement la pince. Le mouvement de l'eau dans le bac créait un clapotis régulier, une berceuse pour fantômes. Jun fixait la feuille de papier immergée, cherchant le grain de la peau, cette texture de la vie qu'il chérissait par-dessus tout. Elle se souvint soudain, avec une

acuité douloureuse, de leur rencontre sous la pluie de Séoul, près d'un vieux palais dont les couleurs s'effritaient. Elle l'avait regardé prendre une photo et il lui avait dit que la beauté résidait dans la possibilité de l'échec. Ce jour-là, elle avait ri, un rire cristallin qui semblait briser le vernis de la ville.

Mais le papier resta d'une blancheur insolente. Une étendue de neige vierge sous un ciel de sang.

— Regarde, Jun. Le révélateur a dévoré ton visage. Il ne reste que cette blancheur de craie, ce silence de neige... C'est comme si nous n'avions jamais existé.

Un frisson parcourut l'échine de Jun. Elle reconnut la signature. Ce n'était pas un défaut technique ; c'était la perfection de son propre code. La chirurgie de l'oubli avait opéré. Le système avait identifié une charge émotionnelle trop lourde et, avec une délicatesse de chirurgien fantôme, il avait nettoyé le passé.

— Pourquoi rien ne vient ? demanda Gabriel, et le tremblement dans sa voix brisa le cœur de Jun plus sûrement que n'importe quel reproche.

Il sortit la feuille du bac. Elle dégoulinait, des gouttes d'eau claire tombant comme des larmes sur le sol de ciment. Il se tourna vers elle, et pour la première fois, elle vit le reflet de sa propre création dans son regard. Il y avait une vacuité terrifiante dans son expression, comme si, en effaçant l'image, le système avait aussi commencé à ronger les contours de son identité.

— C'est peut-être mieux ainsi, osa-t-elle murmurer, sa propre voix lui paraissant étrangère, trop lisse. La douleur ne nous rend pas meilleurs, Gabriel. Si l'on peut épargner au cœur ces morsures...

— Mais sans ces morsures, qui suis-je ? l'interrompit-il. Si je ne peux plus voir la cicatrice sur ton front qui racontait l'été de tes sept ans, alors je ne t'aime plus. J'aime

une idée. Une abstraction.

Il fit un pas vers elle. Jun sentit le désir monter, un désir teinté de culpabilité. Sa main remonta le long de son bras, rencontrant la chaleur directe de son poignet. Le pouls de Gabriel était une musique chaotique qu'elle trouva infiniment plus belle que n'importe quelle symphonie numérique. Elle se hissa sur la pointe des pieds, comblant le dernier millimètre qui les séparait. Leurs lèvres se rencontrèrent enfin. C'était un baiser désespéré, une tentative de sceller dans leur chair ce que la mémoire ne pouvait plus retenir. Le goût de Gabriel était celui du fer et de la mélancolie, une saveur de terre et de pluie qui l'ancrait dans la réalité.

Soudain, une lueur bleutée perça l'obscurité rouge. Le téléphone de Jun, posé sur l'établi, venait de s'allumer. Une notification de maintenance émotionnelle. La lumière froide frappa son visage, révélant la dualité de son être : une moitié encore baignée dans le rouge de la passion, l'autre déjà saisie par le givre technologique. Elle se redressa lentement, ramassant ses vêtements avec une efficacité qui n'avait plus rien de la langueur de leurs ébats. L'étincelle de vulnérabilité dans ses yeux s'éteignait, traitée comme un déchet industriel par son propre code.

— Ne sois pas triste, Gabriel, murmura-t-elle avec une tendresse désormais robotique. Demain, tu ne te souviendras même plus de ce que tu as perdu. Et alors, tu seras enfin heureux.

Elle sortit de la pièce sans se retourner, laissant Gabriel seul dans le rouge de la chambre noire, tenant entre ses doigts un rectangle de papier blanc, dernier vestige d'un amour que le progrès venait d'assassiner.

Gabriel resta immobile, figé dans cette lumière de sanctuaire profané. Il se laissa glisser contre le mur froid. L'odeur âcre du fixateur lui brûlait les narines, s'insinuant dans ses poumons comme pour y décaper ses propres souvenirs. Il ramena ses genoux contre sa poitrine, le papier blanc toujours serré contre son cœur. Il essaya de

convoquer son visage, mais déjà, les traits de la Jun « d'avant » semblaient s'estomper, comme une image surexposée au soleil.

Il se leva, les jambes lourdes, et sortit de l'immeuble de Gangnam pour s'enfoncer dans la foule matinale de Séoul. Autour de lui, des milliers de personnes marchaient vers leurs bureaux, le regard lisse, le cœur corrigé. Gabriel, lui, marchait avec un boitement de l'âme, une cicatrice invisible qu'il portait comme un trophée. Il s'arrêta sur un pont qui enjambait une voie rapide, le métal gelé lui brûlant les paumes. Il sortit à nouveau la photo blanche. Il la tint au-dessus du vide, entre son pouce et son index.

Mais il ne la lâcha pas. Il la pressa contre son cœur, sous son manteau, cherchant à lui transférer sa propre chaleur. Il voulait que ce papier devienne tiède, qu'il s'imprègne de sa sueur, de sa vie. Il sentit une larme couler le long de sa joue. Elle était chaude, salée, et elle s'écrasa sur le bord du papier. Une petite tache humide se forma, changeant la texture de la surface lisse. C'était la première marque. La première trace de réalité. Gabriel sourit, un sourire douloureux et magnifique. Sa douleur était un pinceau.

Il se détourna du parapet. La perfection était un tombeau ; l'imperfection était un berceau. Il savait que Jun se réveillerait bientôt dans son paradis stérile, incapable d'expliquer pourquoi, parfois, elle sentait une légère pression sur son cœur. Parce que l'amour n'est pas un fichier que l'on supprime ; c'est une fréquence de résonance qui continue de vibrer même quand la source s'est éteinte.

Gabriel s'enfonça dans la foule, son pas claudiquant marquant la cadence d'une humanité retrouvée. Il était seul, infiniment seul, mais dans le creux de sa main, il possédait le trésor le plus précieux de cette métropole : le droit absolu, sacré et magnifique, d'avoir le cœur brisé.

Chapitre 15

L'Autopsie de l'Âme

Le silence du bureau de Gangnam n'était pas une absence de bruit, c'était une pression atmosphérique, une chape de verre dépoli pesant sur les épaules de Jun. Au trente-deuxième étage de cette tour de cristal surplombant une Séoul noyée dans les néons bleutés, elle se sentait comme une note suspendue, une dissonance dans une partition trop parfaite. L'air sentait l'ozone et le métal froid, une odeur stérile qui semblait vouloir gommer jusqu'à l'existence de ses propres pores.

Jun regarda l'interface. Le curseur clignotait tel un cœur électronique, régulier, impitoyable. Ses doigts étaient fins, presque translucides sous les dalles LED, et elle remarqua un léger tremblement. Ce n'était pas de la peur, mais une soif de texture dans un monde devenu trop lisse. Elle pensait à Gabriel, à la façon dont il cherchait dans le grain de la pellicule une vérité que les pixels avaient assassinée.

— Pardonne-moi, Gabriel, murmura-t-elle.

Elle pressa la commande de transfert. La rigueur clinique de la pièce explosa. Le code devint une symphonie de chairs déchirées. L'attaque fut d'abord olfactive, une effraction brute : l'odeur de la pluie sur le bitume chaud d'une ruelle de Mapo-gu, ce parfum de poussière mouillée qui annonce les orages d'été. Puis vint le sel, l'amertume de larmes séchées sur un oreiller rugueux. Elle ferma les yeux, mais le noir n'existait plus. À la place, des lambeaux de vies étrangères s'accrochaient à ses neurones comme des ronces de soie. Elle sentit la chaleur d'une main d'enfant qui s'évanouissait, le goût du riz à la vapeur mêlé au silence d'une séparation, et le tic-tac obsédant d'une horloge scandant l'agonie d'un foyer.

˘ERROR: EMOTIONAL OVERLOAD˘

Les messages d'alerte défilaient sur ses rétines, mais Jun s'en moquait. Elle était en train de tomber amoureuse de la douleur humaine. Elle vit alors Gabriel, non pas l'homme réel, mais le Gabriel des souvenirs, celui que les autres avaient perçu. Elle sentit la rugosité de son pouce sur une joue. Elle comprit qu'il n'était pas triste ; il était simplement habité.

Soudain, une main froide se posa sur son épaule. Le lien neural vacilla, créant un effet de stroboscope mental où les visages aimés se pixelisaient.

— Jun, arrêtez ça immédiatement.

C'était Ms. Park. Sa voix était une lame de scalpel. L'investisseuse se tenait là, silhouette noire sur une Séoul déshumanisée. Elle n'avait pas de "grain", elle n'était qu'une volonté pure sans les scories de l'émotion.

— Vous vous injectez des déchets, continua Ms. Park d'un ton monocorde. Nous sommes ici pour nettoyer cela, pas pour nous y vautrer.

— Ce ne sont pas des déchets, Park, répondit Jun, sa voix tremblante mais habitée. C'est la seule chose qui soit réelle. Vous avez construit un monde sans ombres, mais sans ombres, on ne voit plus la lumière. On ne voit plus rien.

Jun se leva, ses jambes chancelantes, chargée de mille deuils. Elle quitta l'immeuble de verre. Dehors, la ville ne lui apparut plus comme une grille cartésienne, mais comme une peau immense, palpitante, striée de cicatrices invisibles. Elle marcha vers l'atelier de Gabriel, suivant le fil d'une fréquence radio que seul son cœur, désormais accordé au chaos, pouvait capter.

L'air de la ruelle changea. Le métal céda la place au bois mouillé et au papier ancien.

Elle poussa la porte. À l'intérieur, l'obscurité était troublée par la lumière rouge de la chambre noire. L'air était saturé de fixateur chimique et de cèdre. Gabriel était là, de dos, penché sur un bac de développement.

— Tu es venue, murmura-t-il sans se retourner.

Le son de sa voix fut une caresse sur une brûlure. Jun s'approcha, le sol craquant comme un murmure de bienvenue. Elle s'arrêta juste derrière lui, sentant l'onde thermique de son corps.

— J'ai tout pris, Gabriel. Toutes les larmes qu'ils ont vendues pour un peu de calme. C'est une symphonie de fêlures.

Gabriel se retourna. Dans cette lueur rouge sang, il sembla la voir pour la première fois. Il saisit son poignet, son pouce pressant son pouls erratique.

— Ton cœur bat trop vite, Jun.

— Il apprend à vivre. Il ne sait pas encore comment gérer le rythme. Ne me sauve pas, Gabriel. Sois juste là dans l'incendie.

Il la tira vers lui. Jun sentit la laine rêche de son pull contre sa joue, une texture si réelle qu'elle en était douloureuse. Elle s'accrocha à lui, craignant que la réalité ne s'efface en pixels. Elle revit, dans un éclair de peur, cette "Version B" que Ms. Park convoitait : un monde où elle l'embrasserait sans rien ressentir, où ses lèvres seraient froides et ses calculs parfaits. Elle resserra son étreinte, s'enfonçant dans la chaleur de sa nuque.

— Ne me laisse pas devenir lisse, Gabriel. Garde mes fêlures. Garde-les toutes.

Gabriel ne répondit pas par des mots. Il prit son visage entre ses mains. Ses doigts,

tachés par le nitrate d'argent, tremblaient légèrement. Il inclina la tête, et dans le silence de l'atelier rythmé par le goutte-à-goutte du bac de rinçage, il scella leurs lèvres. Ce n'était pas un baiser lisse, c'était un baiser maladroit, affamé, qui cherchait des réponses dans le goût du sel et du tabac.

Jun s'abandonna, sentant la barrière de son identité se dissoudre dans la sienne. Elle ne voyait plus de code, seulement le mouvement des épaules de l'homme qu'elle aimait. Elle n'était plus une anomalie système, mais une femme de chair.

Elle laissa sa main glisser sous le pull de Gabriel, cherchant la vérité de sa peau. Ses doigts rencontrèrent une petite cicatrice sur son poignet, une marque ancienne, rugueuse. Elle s'arrêta là, dans l'obscurité rouge, et laissa son index tracer lentement le contour de cette imperfection, s'imprégnant de sa texture jusqu'à ce que le monde extérieur ne soit plus qu'un souvenir lointain. Elle n'avait plus besoin de l'application. Elle n'avait plus besoin de comprendre. Elle sentit alors le poids d'une larme unique s'écraser sur le dos de sa main, chaude et silencieuse, avant de se perdre dans la trame de la laine.

Chapitre 16

Le Choix d'Icare

La nappe de violet numérique recouvrait les gratte-ciel de Gangnam, tel un linceul de soie technologique. Dans le bureau du dernier étage, là où l'air était si filtré qu'il en devenait presque immatériel, Jun sentait le poids de chaque seconde s'écraser contre ses tempes. Elle était assise devant la console centrale de *Léthé*, son enfant et son monstre. Les lignes de code défilaient sur le verre incurvé, une pluie de données froides qui semblait vouloir laver son âme de toute trace de passé. Elle ferma les yeux un instant, et le monde changea de texture. Derrière ses paupières, il n'y avait pas de code, mais l'odeur entêtante du papier ancien et du fixateur photographique. C'était l'odeur de Gabriel, une fragrance de cèdre et de tabac blond, cette mélancolie terreuse qui s'attache à ceux qui passent trop de temps dans les chambres noires.

« Regarde-les, Jun », murmura Ms. Park près de la baie vitrée, sa silhouette découpée par les lumières de la ville comme une lame de scalpel. « Des millions d'êtres qui s'éveillent chaque matin avec le goût de la cendre dans la bouche. Nous allons couper les cordes. Avec la mise à jour finale, nous ne nous contenterons plus de masquer la douleur. Nous allons supprimer l'idée même du soi. Un "nous" collectif, apaisé, sans la morsure de l'ego. »

Jun sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale, une caresse de glace qui ne venait pas de la climatisation. Ses mains, posées sur le clavier de verre, tremblaient imperceptiblement. Elle pensait à la "Patiente Zéro" qu'elle était devenue, codant pour ne plus sentir ce trou béant dans sa poitrine. Mais aujourd'hui, ce mutisme de verre lui semblait plus menaçant que le vide lui-même. C'est alors que la porte s'ouvrit, un claquement de cuir violent dans ce sanctuaire acoustique.

Gabriel entra. Il était l'anachronisme vivant, ses cheveux en bataille et son trench-coat encore imprégné de l'humidité de Séoul. Ses yeux étaient des puits de vérité brute dans ce désert de pixels. Il s'approcha d'elle, ignorant Ms. Park. Lorsqu'il posa sa main sur celle de Jun, le contraste fut foudroyant. La chaleur de sa peau, la rugosité de ses doigts marqués par le travail de la pellicule, le grain de son existence contre la froideur de la console... Jun eut l'impression de toucher un continent après des années d'errance.

« Laisse-moi ma peine, Jun », dit-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure rauque qui lui caressait la joue. « C'est tout ce qui me lie encore à toi. Je ne veux pas de ton paradis si je ne peux plus sentir ton absence. »

Jun leva les yeux vers lui, cherchant cette fêlure qui le rendait si beau. Dans une autre vie, une vie qu'elle aurait pu coder, tout aurait été plus simple. Elle se revit alors, non pas dans la pureté du code, mais dans le grain de la réalité, sous ce porche en bois de Bukchon qui sentait la résine. Elle se souvint de ce soir-là où, sous la pluie, elle avait eu peur que le monde oublie la beauté des petites choses. Si elle activait cette mise à jour, ce souvenir ne serait plus qu'un fichier corrompu.

« Le choix t'appartient, Patient Zéro », trancha Ms. Park, son visage de porcelaine ne trahissant aucune émotion. « La paix éternelle dans le mensonge, ou l'agonie continue dans la vérité. »

Ses doigts hésitèrent une dernière fois au-dessus de l'abîme. Elle sentit le pouls de Gabriel contre sa paume, ce petit tambour de vie désordonné qui valait tous les empires de données du monde. Elle ne frappa pas une touche, elle signa un pacte avec la douleur. Elle laissa ses doigts glisser, non pour valider, mais pour tout briser. Elle intégra une ligne de code dissimulée, un virus nommé *Réminiscence*.

L'instant d'après, la lumière de la pièce changea. Le violet numérique devint un blanc aveuglant, une explosion de sensations qui dissout les murs. Ce ne fut pas une fin,

mais une naissance. Le vrombissement des machines se transforma en un vacarme de voix humaines, d'odeurs de pain chaud et de fleurs fanées. Jun sentit un choc électrique traverser son corps. Gabriel s'effondra contre elle et elle le serra de toutes ses forces. La chaleur revenait. Le grain de la peau revenait.

Plus tard, dans l'obscurité de l'atelier de Bukchon, l'air était saturé de l'odeur du bois vieux et du fixateur. Jun ne chercha pas l'interrupteur. Elle s'avança vers Gabriel, et dans la pénombre, il ne restait plus que l'urgence de leurs souffles. Le contact de leurs corps fut une révélation, un dialogue où l'ego s'effaçait devant la sensation pure. Elle chercha la petite cicatrice au coin de son arcade, ce relief qu'elle avait failli lisser à jamais. C'était son point d'ancrage.

Sous la caresse de Gabriel, l'armure technologique de Jun craqua littéralement. Elle passa du froid de la pluie à la chaleur de sa nuque, un pivot où chaque frisson était une victoire sur le néant. Le plaisir n'était plus une statistique, mais un langage brut. Elle comprit alors que l'amour n'était pas de regarder ensemble dans la même direction, mais d'accepter de se perdre ensemble dans le même brouillard.

Leurs cœurs s'accordèrent enfin au rythme d'une symphonie retrouvée, loin du vide acoustique des laboratoires. Jun savait que le monde se réveillerait avec le poids de ses souvenirs, mais elle s'en moquait. Elle se laissa glisser vers le sommeil, bercée par le battement honnête du cœur de Gabriel. Les cicatrices étaient là, magnifiques, prouvant qu'ils avaient enfin le droit d'exister. Dans l'obscurité de l'atelier, elle comprit que pour voir la lumière, l'homme avait besoin de son ombre. Ils étaient vivants, tout simplement, dans la splendeur de leur propre désastre.

Chapitre 17

Le Grand Reset (Version A)

Le silence qui suivit la pression du doigt de Jun sur l'icône de suppression ne fut pas un vide, mais une déflagration muette. C'était l'effondrement d'une digue de cristal derrière laquelle s'étaient accumulées, pendant des mois, les larmes d'une métropole tout entière. Dans le bureau de Gangnam, l'air autrefois purifié devint soudainement lourd, presque poisseux. Jun sentit le métal de son fauteuil contre ses cuisses, une morsure froide qu'elle n'avait plus remarquée. Ses doigts, qu'elle avait crus outils de précision, tremblaient maintenant d'une manière saccadée, comme si le sang reprenait ses droits dans des veines trop longtemps pétrifiées par la logique binaire.

Elle tourna la tête vers Gabriel. Il n'était plus un signal audio compressé ou une présence rassurante dans la pénombre ; il était une vibration charnelle. Il se tenait là, à quelques centimètres d'elle, et pour la première fois, elle vit un homme dont chaque ride, chaque pore de la peau, racontait une géographie de la perte. L'odeur de Gabriel la frappa de plein fouet : un effluve de tabac froid, de papier ancien, de pluie séchée sur un manteau de laine et, plus profondément, ce musc de la peur et du désir mêlés. Une odeur qui n'avait pas de mise à jour.

— C'est fait, murmura-t-elle. Son propre souffle lui parut étranger, chaud sur ses lèvres gercées. J'ai tout rendu.

À cet instant, Gabriel vacilla. Lui qui avait été son ancre, son pilier de certitude, porta brusquement la main à sa poitrine. Ses doigts se crispèrent sur sa chemise, froissant le coton avec une force désespérée. Ses yeux d'un bleu délavé s'embuèrent ; la douleur du souvenir de sa femme revenait non pas comme une image, mais comme une amputation fraîche. Pour la première fois, Jun vit Gabriel perdre pied, les épaules

voûtées par le poids d'un deuil qu'il ne savait plus porter. Ce fut elle qui se leva, elle qui posa ses mains sur ses bras tremblants pour le maintenir debout. L'amour n'était plus une protection descendante, mais une réciprocité de faiblesses.

— Je me souviens du grain de sa peau, articula-t-il, la voix brisée, luttant pour ne pas s'effondrer. Ce n'était pas juste une image, Jun. C'était... c'était la texture de ma vie.

Il posa sa main sur la joue de Jun. Le contact fut un choc électrique. Sa paume était rugueuse, marquée par le temps, dégageant une chaleur qui semblait irradier jusqu'aux os de la jeune femme. Jun porta la main à son propre visage et rencontra une humidité salée. Elle avait oublié le goût des larmes, cette saveur de mer intérieure qui rappelle que l'on est fait d'eau et de sel, et non de silice.

La porte du bureau coulissa sans bruit. Ms. Park entra, sa silhouette sculpturale découpée par la lumière crue du couloir. Mais la femme de fer semblait fêlée. Ses cheveux noirs, d'ordinaire impeccables, laissaient s'échapper quelques mèches, et Jun remarqua le tremblement imperceptible de sa main gauche, celle qui serrait nerveusement un petit médaillon d'argent.

— Quel gâchis, Jun, dit Ms. Park, mais sa voix n'avait plus la morsure habituelle. Elle sonnait creuse, habitée par une mélancolie soudaine. Vous avez ouvert les vannes. Regardez-les, en bas. Ils se noient dans leur propre passé.

— Ils respirent, Madame, répondit Jun en se rapprochant de Gabriel.

L'investisseuse s'approcha de la vitre, son regard s'évadant vers une photo floue sur son terminal éteint. Elle semblait sur le point de dire autre chose, une insulte peut-être, mais elle ne fit que soupirer, un son lourd de regrets qu'elle ne s'autoriserait jamais à nommer. Elle quitta la pièce comme on quitte un champ de bataille, avec la dignité défaite de ceux qui ont tout gagné mais n'ont plus rien à ressentir.

Jun se tourna vers Gabriel. Dans cet instant de vulnérabilité absolue, elle comprit son péché. Elle n'avait pas seulement supprimé la tristesse ; elle avait volé au monde sa capacité de connexion. Car comment toucher l'autre si l'on ne peut pas ressentir ses cicatrices ? Elle observa un battement de paupière chez Gabriel, une hésitation infime de ses doigts avant qu'ils ne se glissent dans ses cheveux. Ce micro-geste, cette pudeur devant l'immensité de leur émotion, fut ce qui la brisa définitivement.

Le baiser, quand il survint, fut une apocalypse. Il n'avait rien de la perfection cinématographique. Il était maladroit, salé par les larmes, désespéré. C'était le goût de la vérité : âpre, puissant, inoubliable. Les lèvres de Gabriel étaient chaudes, un peu sèches, et Jun y trouva une réponse à toutes les questions qu'elle n'avait jamais osé poser. Elle accueillit son chagrin en elle, un cannibalisme émotionnel consenti, non plus pour consommer l'autre, mais pour ne faire qu'un avec sa souffrance.

Lorsqu'ils se séparèrent, le vacarme de la vie qui reprenait ses droits au-dehors était assourdissant. Des cris, des rires, des sanglots libérateurs montaient de la rue.

— On va avoir mal, n'est-ce pas ? murmura Jun contre son cou.

Gabriel resserra son étreinte, respirant l'odeur de ses cheveux, savourant ce tourment qui les dévorait tous deux.

— On apprend à aimer la douleur, répondit-il, parce qu'elle est la doublure de la joie.

Il la guida vers la baie vitrée. En bas, sur le boulevard, les gens s'étaient arrêtés. Ils ne regardaient plus leurs écrans. Ils se touchaient, se soutenaient, s'étreignaient au milieu du chaos. Le soleil ne se levait pas sur une cité parfaite, mais sur un champ de bataille émotionnel où chaque habitant venait de retrouver son nom et ses blessures. Jun posa son front contre la vitre froide, sentant la vibration de la ville remonter dans son crâne. Elle sourit, une expression douloureuse et magnifique.

— Bienvenue dans le monde réel, Gabriel.

— C'est encore plus beau que dans mes souvenirs, répondit-il en l'attirant à nouveau contre lui, acceptant enfin que le prix de la beauté soit, pour toujours, la possibilité de la perdre.

Chapitre 18

Le Grand Reset (Version B)

Le silence qui suivit le clic final ne fut pas une absence de bruit, mais une extinction de l'âme. Dans le bureau de Ms. Park, suspendu au-dessus des veines lumineuses de Gangnam comme une bulle de verre vitrifié, Jun sentit le monde basculer. Ce n'était pas un effondrement bruyant, mais le glissement feutré d'un rideau de soie sur une scène vide. Elle baissa les yeux sur ses mains ; elles lui semblaient étrangères, sculptées dans un albâtre trop parfait. Elle se sentait soudain comme une héroïne de Jane Austen dont l'auteur aurait effacé chaque adjectif de passion, ou une amante de Marc Levy dont l'âme se serait évaporée au lever du jour, ne laissant derrière elle qu'une enveloppe de lin.

— C'est fait, murmura Ms. Park.

Sa voix n'avait plus cette rugosité de papier de verre qui trahissait autrefois une ambition dévorante. Elle était devenue une onde pure, une note de piano frappée dans une chambre sourde. Jun se leva, ses mouvements dépourvus de la moindre hésitation. Elle ne se sentait pas légère ; elle se sentait absente d'elle-même, habitant un corps anodiné, protégé de toute brûlure. En traversant les couloirs, elle croisa des collègues déambulant comme des spectres apaisés. Leurs visages n'offraient plus ces rides d'expression où se nichaient autrefois les doutes. La peau était devenue une surface opaline, une page de garde où plus rien ne s'écrivait.

Gabriel l'attendait devant l'immeuble. À sa vue, Jun chercha en elle ce séisme intime, cette chaleur musquée qui l'embrasait jadis. Rien. L'air était désormais inodore, filtré jusqu'à l'obsession, une pureté synthétique qui lui brûlait doucement les narines.

— Bonjour, Jun, dit-il.

Sa voix était devenue une mélodie sans harmoniques, un son pur qui ne résonnait plus dans la cage thoracique. Elle n'avait plus cette écorchure, cette brisure dans les graves qui, autrefois, faisait vibrer le sang de Jun. C'était une voix pour les anges ou pour les machines. Elle s'approcha et chercha sur sa lèvre inférieure cette petite cicatrice qu'il s'était faite en tombant à vélo à six ans, celle qu'elle aimait mordre pour le faire gémir. Elle n'y trouva qu'une ligne de chair rose, corrigée, muette. Le désir ne mourait pas de l'absence de Gabriel, mais de son impeccable présence.

Ils marchèrent vers le fleuve Han. Autrefois, le chaos de Séoul était un tumulte sensoriel de néons et d'odeurs de graisses frites. Désormais, la ville glissait dans un silence liminaire. Ils s'installèrent dans un restaurant aux murs d'un blanc mat. On leur servit des plats d'une esthétique géométrique, dénués de ce goût de réminiscence qui, jadis, pouvait ramener Jun dans la cuisine de sa grand-mère.

— C'est parfait, n'est-ce pas ? demanda Gabriel en reposant ses baguettes.

Il posa ses lèvres sur les siennes. Ce n'était pas l'incendie de Bukchon, ce n'était pas le goût de la pluie et de la faim. C'était le contact de deux masques de soie. Un baiser d'une piété technologique, où aucune langue ne cherchait plus l'autre, car il n'y avait plus de secret à découvrir, plus de territoire à conquérir.

— Oui, Gabriel. C'est parfait.

Ils finirent leur promenade sur le pont Mapo. Jun regarda l'eau du fleuve. Elle était d'un bleu sombre, parfaitement calme, une surface plane qui ne reflétait que la perfection du ciel artificiel. Elle chercha en elle la morsure du deuil ou la brûlure de la jalousie, mais elle n'avait plus le vocabulaire de la souffrance. Elle comprit que le Grand Reset n'était pas seulement la fin de la douleur ; c'était l'obsolescence de la vérité. Ils s'aimaient désormais dans une version corrigée de la réalité, une romance

sans aspérité.

De retour dans son appartement chirurgical, Gabriel l'embrassa sur le front avec une bienveillance spectrale avant de la laisser seule. Jun s'approcha de la fenêtre. Elle chercha un point de désordre, une lumière qui clignoterait, un cri au loin. Rien. La ville était un circuit imprimé où chaque électron était à sa place. Elle s'allongea sur son lit, le corps bercé par le ronronnement de l'application qui, dans son cerveau, continuait de lisser les moindres vellétés de rébellion.

Une larme coula sur sa joue. Elle la toucha du bout du doigt : elle était tiède, mais vide. C'était une larme de maintenance, une réaction biologique sans lien avec un chagrin. Elle ferma les yeux sur ce monde sans ombres, réalisant que le Grand Reset était l'épitaphe de l'humanité. Elle s'endormit dans un vide sublime, perdant à jamais le seul trésor qui lui restait : le droit divin de souffrir pour se sentir vivante.

Chapitre 19

La Cicatrice

La pluie sur Séoul n'était pas une simple ondée ; c'était un linceul liquide, une caresse grise qui tentait de laver la ville de sa frénésie électrique. Dans le quartier de Seochon, où les ruelles serpentent comme des veines anciennes sous la peau de béton de la métropole, l'air saturé d'humidité portait une odeur de terre mouillée et de vieux bois, un parfum de nostalgie qui semblait insupportable à Jun.

Elle marchait d'un pas automatique, celui qu'elle avait elle-même codé pour des milliers d'utilisateurs : une cadence régulière, une économie de mouvement. Pourtant, à l'intérieur, quelque chose déraillait. Son cœur, ce muscle qu'elle avait tenté de réduire à une simple pompe biologique, cognait contre ses côtes avec une insistance archaïque. Son application, son enfant de silicium, lui avait assuré qu'elle était « purifiée ». Le souvenir de l'homme qu'elle allait voir avait été fragmenté, puis archivé dans les serveurs de Ms. Park comme un déchet toxique. Et pourtant, à chaque pas, ses doigts cherchaient l'absence d'une autre main. Une mémoire fantôme, logée non pas dans ses neurones, mais dans le grain de sa peau.

Elle poussa la porte du café. Le carillon tinta, un son cristallin qui résonna dans le vide de sa poitrine. L'odeur la frappa d'abord : un mélange de café torréfié, de tabac froid et de fixateur photographique. Gabriel était là, assis près de la fenêtre embuée. Dans un geste d'une violence feutrée, il tenait une épreuve photographique entre ses doigts tremblants et, avant même qu'elle n'atteigne sa table, il la déchira avec une lenteur de condamné, comme s'il cherchait à détruire physiquement l'image avant que la réalité ne la supplante.

Il ne leva les yeux qu'ensuite. Le voir ainsi, c'était contempler une ruine magnifique.

Il y avait dans la courbe de ses épaules une lassitude qui ne venait pas du manque de sommeil, mais d'un manque d'âme.

— Vous êtes venue, murmura-t-il.

Sa voix était un froissement de papier de soie. Jun s'assit en face de lui, cherchant à comprendre pourquoi ce visage, qu'elle aurait dû considérer comme celui d'un étranger, lui causait une telle détresse.

— Je ne sais pas pourquoi je suis là, répondit-elle, sa voix trop lisse. Mon agenda indiquait ce lieu, mais je n'ai aucun enregistrement de notre dernière rencontre.

Gabriel esquissa un sourire amer, ses lèvres gercées par le froid de Séoul marquant une faille dans son visage de marbre.

— L'oubli est une mécanique efficace, Jun. Vous l'avez conçu pour ça. Mais regardez vos mains.

Jun baissa les yeux. Elles tremblaient imperceptiblement. Elle les croisa pour masquer ce signe de faiblesse, mais le contact de sa propre peau ne fit qu'accentuer la sensation de vide.

— Mes mains ne sont que des terminaisons nerveuses, Gabriel. Elles réagissent à l'humidité.

— Mensonge. Vos mains se souviennent de la texture de mon pull en laine. Elles se souviennent de la chaleur de mon cou quand la nuit devenait trop froide. On peut effacer les fichiers, mais on ne peut pas réécrire la chair. La peau a sa propre grammaire, Jun. Et la vôtre est en train de hurler mon nom.

Il tendit la main et effleura la cicatrice invisible sur le poignet de Jun, là où le sang

affleure. Le contact fut une déflagration de chaleur. Jun sentit un désir sauvage de toucher la morsure qu'il portait au poignet gauche. Elle comprit alors le terrible prix de son succès : elle avait échangé la vérité de la chair contre le mensonge de la paix.

— Je veux me souvenir, murmura-t-elle, sa voix se brisant. Je veux que ça fasse mal. Je préfère l'agonie de savoir qui tu étais que ce vide chirurgical.

Gabriel se leva et contourna la table. Il prit le visage de Jun entre ses mains. Leurs souffles se mêlèrent, une danse de molécules dans l'air humide.

— Une dernière trace, dit-il. Une cicatrice de plus.

Leurs lèvres ne s'étaient pas effleurées ; elles s'étaient reconnues, comme deux morceaux d'un même miroir brisé cherchant à se ré-emboîter. Jun sentit le goût du fer — peut-être s'était-elle mordu la lèvre dans l'urgence, ou était-ce le goût de cette vérité sanglante qu'ils s'échangeaient enfin. Elle sentit le sel d'une larme glisser entre leurs bouches, une perle d'eau amère qui scellait leur défaite. Ce n'était pas un baiser, c'était une transfusion d'existence. Lorsqu'il se recula, le froid de Séoul s'engouffra dans l'espace laissé vide entre leurs bouches avec la violence d'une lame de rasoir.

Gabriel recula, son visage redevenu un masque de pierre.

— Adieu, Jun. Merci pour cette erreur de système.

Il se tourna et sortit du café. Le carillon tinta à nouveau, un son qui, cette fois, déchira Jun de haut en bas. Elle resta seule devant deux tasses de café refroidies, le goût de fer et de sel encore brûlant sur sa langue.

Elle quitta le café quelques minutes plus tard, s'enfonçant dans les entrailles de la ville. Séoul lui apparut soudain comme un immense organisme malade, une ruche où des millions d'individus tentaient d'anesthésier leurs cœurs avec des pixels. Elle

atteignit enfin un pont surplombant le fleuve Han. L'eau sombre coulait en silence, emportant les reflets brisés des gratte-ciel. Elle s'accouda au parapet, sentant le métal froid mordre sa peau.

Elle sortit son téléphone. L'interface de son application brillait d'une lumière bleue, clinique. Une notification s'afficha : « Stabilité émotionnelle : 98%. Optimisation en cours. »

Jun fixa le message avec un mépris souverain. Pour Mme Park, la souffrance était une erreur de conception. Mais Jun comprenait maintenant que sans la capacité de souffrir, la joie n'était qu'une simulation vide. En voulant protéger les gens de la douleur, elle les avait privés de la profondeur de leur propre existence.

Ses doigts survolèrent la commande de suppression globale. Elle hésita, puis fit quelque chose de plus radical : elle créa une exception. Dans le code source, elle inséra une ligne de commande invisible, une faille volontaire qu'elle nomma « Protocole Gabriel ». Une instruction simple : permettre à l'utilisateur de ressentir l'absence, de garder le grain de la douleur, de ne jamais laisser une cicatrice se refermer complètement.

Elle rangea son téléphone et regarda l'aube se lever sur les montagnes de Bukhan. Elle savait que Gabriel ne reviendrait pas. Elle savait que leur histoire était une tragédie de l'ère numérique. Mais elle sentait encore le poids de ses mains, l'odeur de son tabac, et cette brûlure sur ses lèvres qui refusait de s'éteindre.

Elle commença à marcher vers son appartement, ses pas résonnant sur le pavé mouillé. Elle était la Patiente Zéro d'une maladie pour laquelle elle ne voulait plus jamais de remède. Elle était vivante. Elle était brisée. Elle était, enfin, libérée de la stabilité. Sous le ciel de Séoul qui blanchissait, Jun s'enveloppa dans son manteau, emportant avec elle le parfum de Gabriel comme un talisman contre la perfection du monde. Elle était, enfin, amoureuse de l'ombre.

Chapitre 20

Terminal 0

Le néon grésille au-dessus de la ruelle étroite d'Insa-dong, une plainte électrique qui semble répondre au battement erratique de mon propre cœur. Ici, loin de la géométrie coupante des tours de verre de Gangnam, l'air a une autre texture. Il est épais, chargé de l'odeur de la pluie qui s'annonce et des effluves de bois de santal s'échappant d'une boutique d'antiquités close. C'est dans ce repli du monde que le Terminal 0 s'apprête à rendre son dernier souffle.

Je regarde l'écran abandonné, une relique technologique dans ce quartier qui refuse de mourir tout à fait. Une unique ligne de code danse devant mes yeux fatigués, un curseur blanc qui bat la mesure de mon agonie : `*System.restore(Humanity)*`.

Pendant des mois, j'ai été l'architecte de l'oubli. J'ai construit des remparts de silicium pour protéger les âmes de Séoul contre les assauts de la tristesse. J'ai cru, avec une arrogance que seule la douleur peut engendrer, que le bonheur était une équation que l'on pouvait équilibrer en supprimant les variables trop lourdes. Mais ce soir, alors que le froid de l'hiver coréen s'insinue sous la soie fine de mon manteau, je réalise que la seule chose qui me rende réelle, c'est cette morsure glacée sur ma peau. C'est cette brûlure dans ma poitrine quand je pense à Gabriel.

Gabriel. Son nom seul est une symphonie de textures. Je ferme les yeux et je peux presque sentir le "grain" de sa voix, cette rugosité tendre qui rappelait les vieux vinyles que l'on écoute au coin du feu. Il n'était pas fait de pixels, Gabriel. Il était fait de terre cuite, de papier argentique et de cette empreinte invisible — mélange de cèdre et de tabac froid — qui me serrait la gorge avant même qu'il n'ait ouvert la bouche.

Je me souviens de la première fois où j'ai touché sa main, dans un café minuscule de Samcheong-dong. Mes doigts, habitués à la froideur lisse des écrans, avaient été électrisés par la chaleur de sa paume. Sa peau était un territoire inconnu, parsemé de callosités nées de son travail avec la pellicule. C'était une carte de ses luttes. En le touchant, j'avais eu l'impression de ne plus être une simple interface, mais un être de chair et de sang.

Aujourd'hui, ce souvenir est une plaie ouverte que je refuse de soigner. Mme Park dirait que je suis une anomalie. Elle voit l'identité comme un fardeau, une valise trop lourde remplie de regrets. Elle voulait que nous soyons légers, vaporeux, interchangeables. Elle voulait un monde sans deuil, où l'on pourrait remplacer l'être aimé par une version "corrigée", sans les aspérités, sans les silences lourds, sans les disputes qui déchirent le cœur mais qui le font battre. Mais que reste-t-il d'un baiser si l'on en retire l'amertume de la séparation ? Que reste-t-il de l'amour si l'on efface la terreur de le perdre ?

Je pose ma main sur le métal froid du terminal. Mes doigts tremblent. Je me revois sur le toit de mon immeuble, surplombant une Séoul qui ressemblait à un circuit imprimé géant. Le vent de novembre nous cinglait le visage. Gabriel était derrière moi, son menton reposant sur mon épaule.

"Ton application va éteindre les lumières une par une," m'avait-il murmuré. "Elle va donner aux gens une paix de plastique."

Je m'étais retournée dans ses bras, cherchant la chaleur de son corps. Ses doigts sentaient le révélateur chimique et la sécurité. Il m'avait embrassée avec une ferveur désespérée, une morsure de désir et de tristesse mêlés. Je sentais le sel de ses larmes sur nos lèvres jointes. C'était une étreinte qui disait adieu avant même d'avoir commencé, un moment suspendu où chaque pore de ma peau enregistrerait sa présence : la rugosité de son pull en laine, le rythme rapide de son cœur qui battait contre le

mien comme un oiseau pris au piège.

"Ne m'efface jamais, Jun," avait-il dit dans un souffle. "Même si ça fait mal."

J'appuie sur la touche.

Le déclic ne fut pas le bruit sec d'un mécanisme de plastique. Ce fut un séisme sourd, une déchirure de velours au plus profond de mon être. À l'instant précis où le signal électrique franchit les circuits pour ordonner la fin du programme, le monde s'alluma d'une lueur crue. L'écran devant moi vacilla. Les lignes de code commencèrent à se dissoudre comme de l'encre sous une averse. Les pixels coulaient le long de la dalle de verre, se transformant en larmes de lumière. Et avec elles, le grand silence aseptisé de mon âme vola en éclats.

Soudain, je ne fus plus seulement une silhouette debout dans une ruelle. Je devins une éponge sensorielle, une plaie ouverte au monde. La première chose qui me frappa fut le son : le cri lointain d'une sirène, le rire éméché d'un couple, le clapotis de l'eau. Chaque bruit était une aiguille qui recousait ma peau au tissu de l'existence.

Puis, l'odeur revint. Elle me percuta comme un souvenir gardé trop longtemps sous scellés. Le parfum de l'orage et du cèdre sature l'air. Je respirai à pleins poumons, cherchant dans cet air pollué les molécules de son absence. Car sans le manque, l'odeur de Gabriel n'était qu'une donnée. Avec la souffrance, elle redevenait un sanctuaire.

Je marchai vers les quartiers plus anciens, là où les ruelles se tordent comme des veines fatiguées. Je m'arrêtai devant la petite boutique de développement photographique. Le rideau de fer était baissé, recouvert d'une fine couche de givre. Je posai mes mains nues sur le métal. Le contact fut brutal, une décharge de gel qui me rappela que j'avais un corps. Je fermai les yeux et j'appelai son souvenir, le vrai. Celui qui ne tenait pas dans un algorithme.

— Tu es revenue, murmura une voix.

Mon cœur manqua un battement. Ce n'était pas une voix audible, c'était une vibration dans mes os. Je me retournai lentement. La ruelle était balayée par les rafales d'une pluie qui devenait neige, mais l'odeur de Gabriel était là, plus forte que jamais.

La porte du studio s'ouvrit. Il était là. Il portait son vieux pull dont les mailles se défaisaient. Ses yeux étaient rouges, ses traits tirés, mais il n'avait jamais été aussi beau. Il était la version brute de lui-même, celle qui accepte ses cernes et ses doutes.

Il fit un pas vers moi. L'air devint lourd, chargé d'une électricité sentimentale. Il leva la main et posa ses doigts sur ma joue. Le contact fut un choc, une collision. Sa peau était chaude, un peu rêche, réelle. C'était le grain qu'il avait toujours cherché à capturer, cette vérité physique sous-exposée que aucune machine ne pourrait jamais reproduire.

— Tu es revenue, répéta-t-il. Sa voix était éraillée, un murmure de vinyle usé.

— J'ai essayé de nous rendre parfaits, Gabriel.

— La perfection est une insulte à l'amour, Jun. C'est par ces fêlures que la lumière entre.

Il m'attira contre lui. L'étreinte fut violente, désespérée. Je plongeai mon visage dans le creux de son épaule, respirant avidement son odeur, m'imprégnant de la laine mouillée. Contre moi, je sentais battre son cœur, un rythme irrégulier, humain, vulnérable. C'était le son de la vérité.

Nous restâmes ainsi, deux naufragés accrochés l'un à l'autre sur le seuil de ce monde nouveau. Autour de nous, la ville recommençait à pleurer et à désirer. Ce n'était pas la

paix que j'avais promise, mais l'imperfection partagée. Le droit de saigner, et d'aimer à cause de cela.

Gabriel s'écarta juste assez pour me montrer l'horizon. Le soleil perçait les nuages grisâtres, inondant les toits de Séoul d'une lumière ambrée qui soulignait chaque défaut avec une tendresse infinie. La neige ressemblait à des éclats de cristal.

— On va avoir mal, demain, dis-je en le regardant. Je remarquai la petite cicatrice en croissant de lune sur son pouce, une brûlure de la pellicule de sa propre vie.

— Oui, répondit-il en resserrant sa prise. Et ce sera la plus belle journée de notre existence.

Nous rentrâmes dans l'obscurité de son studio, laissant la porte ouverte sur la ville qui s'éveillait. Le Terminal 0 était mort, mais dans cette chambre encombrée de vieilles bobines, le cœur de l'humanité venait de redémarrer. Le dégel émotionnel avait commencé.

Le monde était redevenu dangereux. Le monde était redevenu amoureux. Et tandis que je me blottissais contre lui, sentant la force de ses bras m'envelopper comme un rempart, je sus que j'étais enfin chez moi. Pas dans un code, mais ici, dans le grain de la peau et le souffle de l'autre.

L'aube finissait de se lever sur une humanité qui venait de retrouver son plus beau trésor : le droit inaliénable de souffrir pour pouvoir, enfin, recommencer à aimer.

FIN

Merci d'avoir lu "Les Souvenirs Empruntes"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)